

Documents Historiques

— No 13 —

**JEAN NICOLET**

**NICOLAS POINT**

**TORONTO**



**La Société Historique du Nouvel-Ontario**  
**Collège du Sacré-Coeur, Sudbury, Ont.**

— 1947 —

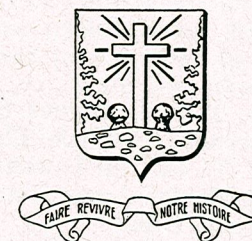
On peut se procurer les publications  
de notre Société Historique  
à l'adresse suivante:

La Société Historique du Nouvel-Ontario,  
Le Secrétariat,  
Collège du Sacré-Coeur,  
Sudbury, Ont.

Documents Historiques

— No 13 —

**JEAN NICOLET**  
**NICOLAS POINT**  
**TORONTO**



La Société Historique du Nouvel-Ontario  
Collège du Sacré-Coeur, Sudbury, Ont.

— 1947 —

## LISTE DES NOUVEAUX MEMBRES DE NOTRE SOCIÉTÉ

Barbeau, Mlle Thérèse, 9, rue Cedar, Sudbury.  
 Béland, M. Charles, Blind-River, Ont.  
 Belcourt, Mlles Jeanne et Laurette, 137, rue Cedar.  
 Bergeron, M. Alfred, 268, rue Draper, Sudbury.  
 Black, Mme J. W., 382, rue Morris, Sudbury.  
 Black, Mlle Marie, 382, rue Morris, Sudbury.  
 Boyer, M. Dionne, 268, rue Draper, Sudbury.  
 Castonguay, Mlle Madeleine, 83, rue Patterson, Sudbury.  
 Comtois, M. et Mme P.-A., 273, rue Elm, Sudbury.  
 Costello, Mme Jerry, 7, rue Eyre, Sudbury.  
 Demers, M. et Mme Léo-Paul, 355, rue Nelson, Ottawa.  
 Delonchamp, M. Georges, Minnow-Lake, Ont.  
 Dignard, M. Roméo, 227, rue Mountain, Sudbury.  
 Faubert, Mlle Marguerite, Hôpital St-Joseph, Sudbury.  
 Gagnon, R. P. Jean-Charles, Collège du Sacré-Coeur, Sudbury.  
 Giroux, Mlle Lucille, Hôpital St-Joseph, Sudbury.  
 Godin, M. et Mme Gérard, 94 Glen Road, Toronto.  
 Hébert, R. P. Gérard, Collège du Sacré-Coeur, Sudbury.  
 Laberge, M. Henri, 295, rue Cedar, Sudbury.  
 Lafontaine, Mlle Claire, 218, rue John, Sudbury.  
 Laflamme, Mme P.-E., 85, rue Drinkwater, Sudbury.  
 Lafrance, M. Edouard, 65, rue Kathleen ouest.  
 Landreville, Mme Léo, 40 St-Brandon, Sudbury.  
 Lavoie, R. P. Louis, Presbytère Ste-Anne, Sudbury.  
 Marcotte, Mlle Florence, 237, rue Jogues, Sudbury.  
 Murphy, M. et Mme Bernard, 270, rue Elm, Sudbury.  
 Paquette, M. et Mme J.-T., 84, rue Durham, Sudbury.  
 Pilon, Mme J.-H., Hôtel Montréal, rue Elm, Sudbury.  
 Primeau, M. Sylva, Verner, Ont.  
 Proulx, Mlle Yvette, 297, rue Elm, Sudbury.  
 Ratelle, M. Denis, 4e Ave, No 37, North-Bay.  
 Raymond, R. P. Alphonse, Collège du Sacré-Coeur, Sudbury.  
 Samson, Mme Gérald, 158, rue Baker, Sudbury.

### Liste des nouveaux souscripteurs

Benoît, M. le curé J.-A., Blind-River, Ont.  
 Gouin, M. et Mme W., St-Emile, Qué.  
 Rainville, M. et Mme C.-A., 3918, rue Parc Lafontaine, Mont.

## PRESENTATION

Cette nouvelle publication arrive en plein anniversaire. Cinq ans. N'est-ce pas un âge respectable pour une société? Cinq années d'activités incessantes, parfois fiévreuses, souvent éreintantes, mais toujours consolantes.

Consolations? Oui: notre société compte présentement 500 membres (membres actifs et membres souscripteurs),<sup>1</sup> dont plus de quarante ont prononcé des conférences sur divers sujets d'histoire régionale ou générale; elle a édité treize documents qui ont pénétré dans toutes les paroisses du Nouvel-Ontario; en outre, elle s'enorgueillit d'avoir créé, au Collège du Sacré-Coeur, un **centre de recherches historiques**.

Les autorités collégiales ont gracieusement mis à sa disposition les archives, local parfaitement éclairé, à l'épreuve du feu . . . et du bruit! Elle y conserve une foule de dossiers d'environ 3000 pages de texte dactylographié et 18 spicilèges (scrap books), qui contiennent à peu près tout ce qui, depuis plusieurs années, s'est écrit sur notre région: pionniers, familles, paroisses, missions, institutions et sociétés d'ordre religieux, social, culturel, politique, économique, etc. Tous les manuscrits sont classés dans des casiers étiquetés et numérotés qui garnissent les rayons des étagères.

Un labeur constant a permis ces résultats, surtout la publication des treize documents. . . . En voici la liste avec les auteurs:

<sup>1</sup> — La liste des membres apparaît dans les documents historiques 10 et 11.

- No 1: **La Société historique du Nouvel-Ontario et quelques autres travaux**; auteurs: R.P. Guy Courteau, S.J., M. le curé Oscar Racette, MM. Louis Charbonneau et Roméo Leroux.
- No 2: **Aperçu sur les origines de Sudbury**, d'après un manuscrit du R. P. Louis Héroux, S.J.
- No 3: **Faune et mines régionales**; auteurs: R.P. Henri Gauthier, S.J., MM. Adélard Lafrance et Fernand Morisset.
- No 4: **Chelmsford, Coniston et Chapleau**, illustrant trois aspects caractéristiques de la région; auteurs: Mgr Stéphane Côté, P.D., Mlle Cécile Giroux et Gemma Gagnon.
- No 5: **Odysée et enracinement des familles pionnières**; auteurs: M. le sénateur Raoul Hurtubise, Mmes Olivier Leduc et Samuel Legris, Mlles Gilberte Proulx et Jeannine Laferrrière, MM. Michel Collin et Maurice Gravelle.
- No 6: **Fondateurs du diocèse du Saout-Ste-Marie**, par le R.P. Lorenzo Cadieux, S.J.
- No 7: **Flore régionale et industrie forestière**, par le R.P. Bernard Taché, S.J. et par M. J.-Alfred Laberge.
- No 8: **Verner et Lafontaine**; auteurs: Mme Osias Godin, MM. les curés Oscar Racette et Thomas Marchildon.
- No 9: **Sœurs Grises de la Croix, Fédération des Femmes Canadiennes-Françaises, Orphelinat d'Youville**; auteurs: Révérende Sr St-Irénée, s.g.c., Révérende Sr Emma Bergeron, s.g.m., Mme Hector Langlois.
- No 10: **Saint-Ignace II et Welland**; auteurs: M. Sherwood Fox, R.P. Guy Courteau, S.J., R.P. Louis-Joseph Bouchard, O.F.M.
- No 11: **Les vieux remèdes au tribunal de l'histoire**, par le Dr Rodolphe Tanguay.
- No 12: **Histoire de Sturgeon-Falls**; auteurs: Révérende Mère Marie-Hervé de Jésus, M. le Dr Georges Lévesque, M. Zotique Mageau, Mme Joseph-Emile Cousineau, Mme Rolande Michaud-Régimbal, M. Jean-Ethier Blais, M. Cyrille Watson.

Ces monographies, si modestes soient-elles, aident à fixer la physionomie générale du pays et les particularités de son développement. Par ce moyen, la Société avive la sympathie pour l'histoire et intensifie la connaissance, l'amour, le culte du régionalisme, qui

## LES ARCHIVES



favorisera, à coup sûr, un patriotisme éclairé.

Mais il faut continuer. La survie d'une oeuvre nationale est un problème plus épineux que sa fondation. Notre Société, par bonheur, groupe des enthousiastes et des laborieux qui en ont à coeur le succès. Aiguillonnés par l'esprit de recherche, ils organisent leurs loisirs pour feuilleter le livre d'or de leurs origines, exploiter la mine du régionalisme nord-ontarien; et "bien qu'ils vivent loin des grands centres français, dans un pays neuf, tous pris par des travaux personnels et pressants, ils trouvent le moyen de compulsurer les vieux documents, d'interroger les pionniers, de recueillir, en même temps que les très anciens souvenirs de cette région, l'histoire de la colonisation récente" (M. Omer Héroux, Le Devoir, 15 juin 1944).

#### LE NUMERO "13"

Le numéro treize - nombre aussi chanceux qu'un autre - de nos documents n'est pas inférieur aux précédents. Il promène le lecteur à travers l'histoire. Il contient trois monographies.

Dans la première, le R.P. Gérard Hébert, S.J., secrétaire de notre Société et nicolétain lui-même, raconte la vie de l'illustre Jean Nicolet, apôtre laïc, ambassadeur de Samuel de Champlain auprès des Indiens, interprète habile et découvreur du Nord-Ouest américain, le Michigan et le Wisconsin. Sa pertinente étude, basée sur les Relations des Jésuites - la grande source où ont puisé tous les biographes de Jean Nicolet - évoque cette figure nationale que l'Ontario réclame comme sienne, puisque Nicolet y dépensa quinze des vingt-cinq années qu'il vécut au Canada.

La deuxième monographie est l'oeuvre du R.P. Léon Pouliot, S.J., recteur du Scolasticat de l'Immaculée-Conception de Montréal, auteur connu pour sa

fidélité aux lois de l'histoire. Il nous présente le Père Nicolas Point, S.J., collaborateur du Père de Smet dans les Montagnes Rocheuses et missionnaire dans l'Ontario, en particulier à Wikwémikong dans l'Île Manitouline. Le Père Point reprend les grandes randonnées de nos premiers missionnaires et Martyrs de la baie Georgienne.

Vie française à Toronto porte bien son nom. Composée par Mlle Claire Lachapelle, - morte en 1945 - bachelière de l'Université de Montréal et diplômée en pédagogie de l'Université de Toronto, cette étude fut présentée à la Société historique du Nouvel-Ontario, le 2 février 1947, par sa soeur, Mme Gérard Godin. Cette voix française nous rappelle que la Ville Reine elle-même reconnaît en Samuel de Champlain et en Etienne Brûlé les premiers blancs à fouler ses rives; elle raconte l'histoire de la paroisse du Sacré-Coeur et les espoirs qu'elle fait naître.

Lorenzo CADIEUX, S.J.



## JEAN NICOLET

### Le premier blanc à résider au lac Nipissing

par le R.P. Gérard HEBERT, S.J.

Jean Nicolet est une gloire française par sa patrie d'origine, une gloire canadienne par sa patrie d'adoption et même une gloire américaine par la découverte des Etats actuels du Michigan et du Wisconsin.

Trois-Rivières s'honore de le compter parmi ses fondateurs et ses premiers habitants.

Et l'Ontario le réclame, où, pendant quinze ans, au milieu des tribus indiennes, régnerent sa maîtrise des langues et l'éloquence plus persuasive encore de sa valeur morale.

Il existe aussi tel morceau de la grande patrie qui s'appelle la petite patrie nicolétaine, avec sa charmante rivière et la "vieille maison grise" de son vénérable Séminaire. La douceur de ce coin de terre et la fécondité de sa vie familiale et religieuse sont un hommage perpétué à l'oeuvre de Jean Nicolet, fils de la Normandie.

La date de naissance et, partant, son âge exact lors de son arrivée au pays, resteront matière à conjecture, les registres de l'époque où il naquit n'existant plus. Nous tenons heureusement l'essentiel.

"Jean Nicollet né à Cherbourg était fils de Thomas Nicolet, messenger ordinaire de Cherbourg à Paris et de Marie La Mer", écrit l'abbé Jean-Baptiste Ferland, historien, qui a fouillé les registres de Notre-Dame de Québec.<sup>(1)</sup>

Le Père Barthélemy Vimont, dans les Relations des Jésuites, année 1643, a consacré à Nicolet, mort l'année précédente, une nécrologie déjà élogieuse par sa longueur. Le début vous permettra au moins de soupçonner la conquête faite par Champlain dans la jeune recrue de Cherbourg. "J'ajouterai ici un mot de la vie et de la mort de Monsieur Nicolet, Interprète et Commis de Messieurs de la Compagnie de la Nouvelle-France... il avait demeuré vingt-cinq ans en ces quartiers. Ce que j'en dirai servira pour la connaissance du Pays. Il arriva en la Nouvelle France, l'an mil six cent dix-huit. Son humeur et sa mémoire excellente firent espérer quelque chose de bon de lui."<sup>(2)</sup>

(1) Butterfield, C.W.: History of the Discovery of the Northwest by Jean Nicolet with a sketch of his life, page 27, note 1.

(2) Relations des Jésuites, Edition Côté, 1643, page 3.

Ainsi le caractère et les talents étaient prometteurs, la durée et l'étendue des services ont matérialisé espérances et promesses.

Le quart de siècle que Dieu permit à Jean Nicolet de consacrer au Canada héroïque de Samuel de Champlain, se partage en quatre périodes, inégales en durée et en importance mais remarquablement égales en succès, et surnaturellement valorisées par une vie chrétienne qui débordera jusqu'à l'apostolat missionnaire.

— 1 —

### CHEZ LES ALGONQUINS DE L'ISLE

A Québec, Champlain ne laissait rouiller ni les armes, ni les courages, encore moins les talents, qu'il lui fallait gagner un à un dans la Vieille France. Les vacances de Nicolet furent courtes, si on peut nommer ainsi le qui-vive qui maintenait en alerte la garnison et les rares habitants de Québec; à la remontée des canots descendus à Québec pour la traite, il s'embarqua pour la rude école de la vie indienne.

"...on l'envoya hiverner avec les Algonquins de l'Isle, afin d'apprendre leur langue, poursuit le Père Vimont, dans la notice précédemment citée. Il y demeura deux ans seul de Français, accompagnant toujours les Barbares dans leurs courses et voyages, avec des fatigues qui ne sont imaginables qu'à ceux qui les ont vues; il passa plusieurs fois les sept et huit jours sans rien manger, il fut sept semaines entières sans autre nourriture qu'un peu d'écorce de bois".

Si la qualité d'un noviciat est de casser son homme aux exigences d'une vie de renoncement, ces deux années en furent un rudement bien réussi pour Jean Nicolet. Le postulat de la montée à l'Isle — pour achever la comparaison — l'avait d'ailleurs passablement édifié sur la vie qui l'attendait dans les forêts de la Nouvelle-France. Écoutons le robuste Père de Brébeuf nous raconter ce genre de voyage: "de deux difficultés ordinaires, la première est celle des sauts et portages... Or quand on approche de ces chutes ou torrents, il faut mettre pied à terre, et porter au col, à travers les bois ou sur de hautes et fâcheuses roches, tous les paquets et les canots mêmes. Cela ne se fait pas sans beaucoup de travail: car il y a des portages d'une, de deux et de trois lieues, joint qu'il faut en chacun plusieurs voyages, si on a tant soit peu de paquets. En quelques endroits, qui ne sont pas moins rapides que ces portages, mais néanmoins plus aisés à l'abord, les Sauvages entrant dans l'eau, traînent et conduisent à la main leurs canots, avec d'extrêmes peines et dangers; car ils en ont parfois jusque au col, si bien qu'ils sont contraints de quitter prise, et se sauver comme ils peuvent de

la rapidité de l'eau qui emporte et leur arrache le canot...

La deuxième difficulté ordinaire est pour le vivre: souvent il faut jeûner si l'on vient à perdre les caches qu'on a faites en descendant, et quand on les retrouve, on ne laisse pas d'avoir bon appétit après s'y être traité: car le manger ordinaire n'est que d'un peu de blé d'Inde cassé assez grossièrement entre deux pierres, et quelquefois tout entier, dans de l'eau pure; cela n'est pas de grand goût... Ajoutez à ces difficultés, qu'il faut coucher sur la terre nue, ou sur quelques dures roches, faute de trouver dix ou douze pieds de terre en carré pour placer une chétive cabane: qu'il faut sentir incessamment la puanteur des Sauvages recrues, marcher dans les eaux, dans les fanges, dans l'obscurité et l'embarras des forêts où les piqûres d'une multitude de mousquilles et cousins vous importunent fort. Je laisse à part un long et ennuyeux silence où l'on est réduit, j'entends pour les nouveaux qui n'ont parfois en leur compagnie personne de leur langue et ne savent celle des Sauvages."<sup>(3)</sup>

Cet emprisonnement qui alourdit toutes les misères, Nicolet dut s'y résigner. Quel malaise encore devait produire en son âme, à cette première révélation des sauvages beautés de la terre canadienne, cette alternance de l'admiration, qui dilate, et de l'impuissance à communiquer, qui étrangle comme un noeud.

Mais de quels Algonquins et de quelle Isle parlions-nous? Un passage de l'abbé Gosselin répond parfaitement à notre question.

"L'Isle des Allumettes se trouve dans le lac qui porte ce nom, au cours de la rivière Ottawa, bien en haut du site pittoresque où s'élève aujourd'hui la capitale du Dominion. Elle était... le siège principal de la grande famille algonquine, le centre des sauvages de cette race qui avaient gardé le nom générique d'Algonquins, et que l'on appelait Outaouais ou Algonquins supérieurs, par opposition à ceux du Saguenay, qui étaient les Algonquins inférieurs ou Montagnais."<sup>(4)</sup> Le chef habitait la terre ferme, près de la ville actuelle de Pembroke.

Maîtriser l'Algonquin, c'était tenir la clef de presque toutes les langues sauvages, le huron excepté. Champlain avait bien choisi et l'élève et l'école. Mais il faut savoir que les Indiens en général, les Algonquins de l'Isle en particulier, ne souffraient d'aucun complexe d'infériorité à l'égard des Blancs, Français

(3) Relations, 1635, page 25.

(4) Gosselin, M. l'abbé A.. Jean Nicolet et le Canada de son temps (1618-1642), page 78.

ou autres. Véritables gueux en face des richesses éternelles et temporelles emportées par la France au Canada, on aurait dit que leur superbe dépassait encore leur misère. Forts de la valeur stratégique de leur Isle tant pour la guerre que pour la traite, les Algonquins exerçaient une royauté effective sur les autres nations sauvages et jouaient contre les Français, fussent-ils missionnaires, qui voulaient monter aux Hurons ou ailleurs, de tous les procédés dilatoires que peut inspirer, sous n'importe quel vernis de civilisation, le sens aigu d'un comptoir à conserver.

Champlain avait déjà noté en ces termes les garanties offertes par l'Isle contre toute attaque: "Cette isle est forte de situation: car aux deux bouts d'icelle, et à l'endroit où la rivière se jette dans le lac, il y a des saults fâcheux, et l'âpreté d'iceux la rend forte. Les Algonquins s'y sont logés pour éviter les courses de leurs ennemis."<sup>(5)</sup>

Voulez-vous maintenant connaître un peu leur diplomatie? Ecoutez ce passage du Père Le Jeune, dans sa Relation de 1636. "Ces Insulaires voudraient bien que les Hurons ne vinsent point aux Français et que les Français n'allassent point aux Hurons, afin d'emporter eux seuls tout le trafic; c'est pourquoi ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour nous boucher le chemin: mais comme ils craignaient les Français, ceux qui accompagnaient les Hurons leur facilitent le chemin... Les présents ouvrent pour l'ordinaire cette porte, quelquefois on les fait plus grands, quelquefois plus petits, selon les occurrences. Cette année ils doivent être plus riches, pour ce qu'un Capitaine de l'Isle étant mort ce printemps, les larmes n'étant pas encore essuyées, aucune Nation étrangère ne peut passer par là quelle ne fasse quelque don, pour leur faire avaler, comme ils disent, plus doucement la tristesse qu'ils ont reçue à la mort de leur Capitaine."<sup>(6)</sup>

A part la crainte que les Français leur inspiraient, sans doute à cause du langage irrésistible des mousquets, une chose encore pouvait réduire envers Nicolet la suffisance des Algonquins: c'était l'admiration profonde de leur chef, le Borgne de l'Isle, pour Samuel de Champlain; admiration partagée par toute la nation, et qui devait rejaillir en sentiments de respect sur son protégé. Il restait quand même à celui-ci d'honorer cette protection par des preuves de sa valeur personnelle. Elles ne

(5) The Publications of the Champlain Society, The Works of Samuel de Champlain, vol. II, page 278.

(6) Relations, 1636, page 70.

manquèrent pas. Aux exemples d'extraordinaire endurance physique déjà cités, sa notice ajoute "qu'il accompagna quatre cents Algonquins, qui allaient en ce temps là faire la paix avec les Hiroquois, et en vint à bout heureusement. Plût à Dieu qu'elle n'eût jamais été rompue, continue le P. Vimont, nous ne souffririons pas à présent les calamités qui nous font gémir, et donneront un étrange empêchement à la conversion de ces peuples."(7)

Avoir gagné à soi les esprits orgueilleux des Algonquins et à la paix le coeur farouche des Iroquois : l'auteur de cette double victoire pouvait avoir vingt ans !

— 2 —

### CHEZ LES NIPISSINGS

"Après cette paix faite, il alla demeurer huit ou neuf ans avec la nation des Nipissiriniens, Algonquins;" le ou les Nipissings, comme nous disons, suivant qu'il s'agit du lac ou du peuple qui en habitait les rives. Nipissing signifie un peu d'eau. Le mot était juste : ce lac est faible de profondeur. Nicolet descend donc à Québec, à l'été de 1620, pour en repartir, quelques semaines plus tard, vers une destination plus éloignée que la première.

"Ces peuples me semblent fort doux, bien modestes et nullement superbes, dira le P. Claude Pijart des Nipissiriniens; ils sont bons ménagers, les femmes ne savent ce qu'est l'oisiveté, les jeunes enfants vont à la pêche sitôt qu'ils sont un peu grands."(8) Tels sont le tempérament et les moeurs domestiques du peuple dont le jeune interprète monte partager l'existence. Cet heureux naturel, que Champlain avait lui-même éprouvé lors de son voyage chez les Hurons, en 1615, n'explique pas, cependant, le choix et la durée du séjour chez les Nipissiriniens. Le fondateur de la Nouvelle-France, ne l'oublions pas, n'a pas l'unique mission d'enrichir, grâce à la traite du castor, les Compagnies successives dont il reste au Canada le lieutenant-général; la volonté du Roi et une profonde conscience chrétienne lui imposent le devoir de gagner à la France l'amitié des peuplades sauvages et de les disposer à se soumettre au joug vraiment doux de l'Evangile; et le rêve est toujours vivace, au coeur de ces Européens, de trouver enfin un passage vers la Chine. A la poursuite de si hautes fins, servirait beaucoup la présence, chez

(7) Relations, 1643, page 3.

(8) Relations, 1641, page 58.

— 12 —



*Jean Nicolet, ambassadeur ambulant de  
Samuel de Champlain*

— 13 —



un peuple migrateur, d'un Français irréprochable dans sa vie, endurant de corps et habile à parler au coeur comme à l'oreille des enfants des bois. Les Nipissiriniens étaient ce peuple; Nicolet, cet homme. "Ils semblent avoir autant de demeures que l'année a de saisons, écrit le Père Jérôme Lalemant; au printemps, partie demeurent pour la pêche où ils la pensent meilleure, partie s'en va en traite à des peuples qui s'assemblent au rivage de la mer du Nord ou glaciale, sur laquelle ils voguent dix jours, après en avoir fait trente par les rivières pour y arriver. En été, ils se rassemblent tous sur le passage des Hurons aux Français, au bord d'un grand lac qui porte leur nom.

Environ le milieu de l'Automne, ils partent pour s'approcher de nos Hurons, sur les terres desquels ils passent ordinairement l'hiver; mais devant que d'y arriver ils pêchent du poisson le plus qu'ils peuvent, lequel ils font sécher; c'est la monnaie ordinaire de laquelle ils achètent leur principale provision de blé, quoi qu'ils y viennent garnis de toute autre marchandise, étant gens riches et accommodés. Ils cultivent quelque peu de terre proche de leur demeure d'été: mais — remarque savoureuse — c'est plus pour délices, et pour manger en vert, que pour en faire ménage."<sup>(9)</sup> Le Père Pijart, déjà cité, affirme, lui aussi: "Les hommes vont en traite ou en marchandise vers d'autres sauvages du Nord, d'où ils rapportent quantité de pelteries: un seul sauvage, ayant sa provision de blé, avait de reste 300 castors, qui sont la meilleure monnaie du pays."

Pourrait-on dire, sans être taxé de malice, que les Nipissiriniens étaient, de brillantes qualités et défauts en moins, les Anglais de l'immense empire des bois? Peuple le moins producteur peut-être, ils savaient néanmoins s'enrichir. Et la source de leur prospérité? Un simple mot: l'échange. Mais il leur imposait chaque printemps 80 jours d'épuisant avironnage.

Jean Nicolet les accompagna-t-il jusqu'à cette mer du Nord, la baie d'Hudson? Malgré l'absence de témoignage explicite, il est bien difficile de ne pas le croire. Un normand de Cherbourg, chargé au surplus des grands espoirs de Champlain, aurait-il boudé l'occasion pendant une décade? Lui surtout qui avait répondu à l'adoption indienne par une identification si parfaite à leur propre vie qu'"il passait pour un de cette nation, entrant dans les conseils fort fréquents à ces peuples."

Toutefois, pour conserver dans la mesure du possible la liberté de sa personne et de son temps, il avait "sa cabane et son ménage à part, faisant sa pêche et sa traite."

(9) Relations, 1641, page 81.

Est-ce qu'il redescendit à Québec, chaque été, avec les canots de la traite, pour communiquer à Champlain ses expériences de l'année écoulée, la somme des renseignements acquis et la nouvelle des alliances en préparation ou heureusement scellées? Les Relations ne disent pas tout, surtout quand la chose va de soi. On peut même croire qu'il obtint un congé vers 1626, pour visiter sa famille en France, car un passage des Relations paraît s'appliquer à lui: "Je connais un truchement qui a cent pistoles et quelque nombre de peaux qu'il lui est permis d'emporter chaque année; il est vrai qu'il les traite de sa marchandise. Votre Révérence le verra cette année, c'est un de ceux qui nous ont grandement aidé. Votre Révérence lui fera, s'il lui plaît, bon accueil: il est pour retourner et rendre ici de grands services à Notre-Seigneur."<sup>(10)</sup> Nicolet "fut enfin rappelé et établi commis et interprète." Est-ce avant la prise de Québec par les Kirke, en 1629, ou au retour de Champlain? Avant? Le rappel aurait peu de sens. Non! Il préféra demeurer chez les Nipissiriniens la durée de "l'occupation", afin d'éviter — avant la lettre — le reproche de "collaboration". Par là, il répondait sûrement à un désir, exprimé ou secret, de Champlain. Le réseau d'échanges, d'amitiés et d'alliances, patiemment, héroïquement parfois, élaboré par Nicolet et une équipe de jeunes interprètes entre la France et les Nations sauvages, résisterait-il aux essais de démaillage habilement pratiqués par l'"occupant".

"Les Anglais, dit Chrétien Leclerc, possédèrent trois ans ce nouveau monde; et quoiqu'ils n'oublissent rien pour gagner l'amitié des sauvages et les faire entrer dans leurs intérêts, les présents, toutefois, les flatteries, les avantages, les profits, ni les traités d'alliance qu'ils leur proposaient, n'avaient pu encore donner aucune atteinte à la forte inclination qu'ils avaient conçue pour les Français et à l'attachement qu'ils concevaient presque universellement, à l'exception des Iroquois, qui n'en ont jamais eu pour aucune nation."<sup>(11)</sup>

Cet attachement indéfectible, c'est encore dans la bouche d'un sauvage que nous en trouvons la plus convaincante affirmation. Si tôt connu le retour à Québec de Champlain, une immense flottille de Hurons y descendit et ils tinrent un grand conseil en sa présence. Un de leurs capitaines, au cours de sa harangue, exprima en termes pittoresques l'affection des siens pour les Français: "Lorsque les Français n'étaient pas ici, dit-il la terre n'était plus la terre, la rivière n'était plus la rivière, le ciel n'était plus le ciel: mais au retour du sieur de Champlain,

(10) Relations, 1626, page 5.

(11) Gosselin, op. cit. pp. 179-180.

tout est retourné à son être, la terre est devenue terre, la rivière est devenue rivière, et le ciel a paru ciel."

### III

#### LE DECOUVREUR DU NORD-OUEST AMÉRICAIN

Le mérite d'avoir le premier reconnu l'étendue des découvertes du Français Jean Nicolet et de l'avoir proclamé découvreur du Nord-Ouest revient à un historien américain, M. John Gilmory Shea, grâce à son identification des Winnebagoes avec les Quinipigou ou "Gens de mer" des Relations, infortunément surnommés les Puants. (13) En quelle année Nicolet a-t-il accompli le voyage qui devait reculer si loin vers l'ouest les bornes de l'influence française? Il faut choisir de 1634 à 1639, car sa visite aux Gens de Mer est mentionnée dans la relation de 1640. Mais différents passages des Relations sur sa présence au St-Laurent, la fréquence de son nom sur les registres paroissiaux des Trois-Rivières, entre les années 1635 et 1639, et son mariage, le 7 octobre 1637, avec Marguerite Couillard, petite-fille de Louis Hébert et filleule de Champlain, (14) nous forcent de rabattre cette course en 1635 ou même 1634. En particulier, un premier texte des Relations paraît concluant là-dessus. "Le huitième jour de juin (1636), raconte le P. de Brébeuf, le Capitaine des Nez percés, ou de la Nation du Castor, qui est à trois journées de nous, vint nous demander quelqu'un de nos Français, pour aller avec eux passer l'été dans un fort qu'ils ont fait, pour la crainte qu'ils ont des A8eatsi8aenrrhonon, c'est-à-dire, des gens puants qui ont rompu le traité de paix, et ont tué deux des leurs, dont ils ont fait festin". (15)

Un second semble indiquer la date et la première étape de son entreprise. "Jean Nicolet, écrit le P. de Brébeuf, en son voyage qu'il fit avec nous jusques à l'Isle (juillet 1634), souffrit aussi tous les travaux d'un des plus robustes." (16) Sous la plume du géant de la mission huronne, le compliment pèse. Les Algonquins de l'Isle, au départ des Trois-Rivières, avaient brandi habilement tous les épouvantails pour empêcher les missionnaires et quelques Français d'accompagner les Hurons; mais Nicolet, c'était l'ancien compagnon de leurs courses et

(12) Relations, 1633, p. 36.

(13) Butterfield, op. cit., p. 38, note 1, pages 45, 46 note 2.

(14) Gosselin, op. cit. p. 254.

(15) Relations, 1636, p. 92.

misères, l'interprète qui les surpassait dans leur propre langue et avait su parler aux Iroquois.

Une halte également chez les Nipissiriniens, comme il convient à un fils adoptif de la nation, puis il descend la rivière des Français et arrive chez les Hurons au fond de la baie Georgienne. Sa mission commence, car, suivant l'expression des Relations de 1643, "il fut délégué pour faire un voyage en la Nation appelée des Gens de Mer, et traiter la paix avec eux et les Hurons, desquels ils sont éloignés, tirant vers l'Ouest, d'environ trois cents lieues; il s'embarqua au pays des Hurons avec sept sauvages." Géographiquement, le plus court était de piquer au Sud-Ouest, mais la diplomatie, blanche ou cuivrée, n'a jamais postulé que la ligne droite est nécessairement le plus court chemin entre deux points. Pour obtenir son escorte, Nicolet dut, se pliant aux coutumes de la nation, visiter les bourgades et plaider l'intérêt des Hurons eux-mêmes, dans les Conseils, au cours de solennelles et interminables palabres. Il en profita pour visiter plus haut, au nord de la baie Georgienne, de nombreuses tribus algonquines, et se rendre à "Baouichtigouin, c'est-à-dire, à la nation des gens du Sault, pour ce qu'en effet il y a un Sault qui se jette en cet endroit dans la mer douce (Lac Huron)." (17) Trente ans plus tard, on y établira, au pied des rapides, du côté maintenant américain, la mission de Sainte-Marie du Sault, devenue Sault-Sainte-Marie.

Avant de pénétrer avec Nicolet dans ce qui est aujourd'hui territoire américain, songeons que, grâce à lui particulièrement, aucune province, après Québec, n'est aussi française historiquement, dans son étendue, que la province majoritaire et spécifiquement anglaise d'Ontario. L'île des Allumettes, le lac Nipissing, la Mer du Nord, le Sault-Ste-Marie: ces noms polarisent des gloires françaises et... des droits français. Sans plus nous arrêter, poussons tout droit dans le lac Michigan, jusqu'au fond de la baie des Puants, aujourd'hui baie Verte. Jusqu'ici l'abordage diplomatique des nations rencontrées avait été ingénieux mais uniformément simple. Ils passèrent par quantité de petites nations, en allant et en revenant; lorsqu'ils y arrivaient, nous raconte le P. Vimont, ils fichaient deux bâtons en terre auxquels ils pendaient des présents, afin d'ôter à ces peuples la pensée de les prendre pour ennemis et de les massacrer." (18) Pour aborder les "Gens de Mer", l'ambassadeur

(16) Relations, 1635, p. 30.

(17) Relations, 1640, p. 34.

(18) Relations, 1643, p. 3.

de Champlain relève son protocole. A deux journées de cette nation, poursuit le P. Vimont, il envoya un de ces Sauvages porter la nouvelle de la paix, laquelle fut bien reçue, nommément quand on entendit que c'était un Européen qui portait la parole. On dépêcha plusieurs jeunes gens pour aller au devant du Manitouiriniou, c'est-à-dire de l'homme merveilleux, on y vient, on le conduit, on porte tout son bagage. Il était revêtu d'une grande robe de damas de la Chine, toute parsemée de fleurs et d'oiseaux de diverses couleurs. Sitôt qu'on l'aperçut, toutes les femmes et les enfants s'enfuirent, voyant un homme porter le tonnerre dans ses deux mains, c'est ainsi qu'ils nommaient deux pistolets qu'il tenait." Mais l'accueil des hommes fut celui que désirait Nicolet. "La nouvelle de sa venue s'épanchait incontinent aux lieux circonvoisins: il se fit une assemblée de quatre ou cinq mille hommes; chacun des principaux fit son festin, en l'un desquels on servit au moins six-vingts castors. La paix fut conclue..." Le but principal de sa mission est atteint. Il s'engage cependant sur la rivière aux Renards, traverse le lac Ouinipigon, reprend le cours désormais marécageux de la même rivière et arrive chez les Mascoutains, à trois jours environ de la rivière Wisconsin. Nous voilà au terme de sa longue expédition. "C'est ici, écrivait en 1673 le P. Marquette, le terme des découvertes qu'ont faites les Français, et ils n'ont pas encore passé plus avant". (19)

Malgré sa robe de damas, Nicolet n'a pas découvert la route de Chine; et "s'il eut vogué trois jours plus avant sur un grand fleuve qui sort de ce lac" (Michigan), il n'aurait pas trouvé la mer de Chine et du Japon comme l'espérait encore en 1640, le P. Le Jeune.

Il rapporte à Québec, il est vrai, sa grande illusion intacte. Il y rapporte aussi la paix, l'amitié et, en partie, le commerce des peuples qu'il a visités. Il reste le premier explorateur des Etats actuels du Michigan et du Wisconsin et mérite ainsi le titre reçu de Découvreur du Nord-Ouest Américain

#### — IV —

### NICOLET AUX TROIS-RIVIERES

Ramenant son escorte, certainement fière, après coup, d'avoir entrepris l'expédition, Nicolet "retourna aux Hurons, et de là à quelque temps aux Trois-Rivières, où il continua sa charge de Commis et Interprète avec une satisfaction grande

(19) Gosselin, op. cit. p. 208.

des Français et des Sauvages, desquels il était également et uniquement aimé. Il conspirait puissamment, autant que sa charge le permettait, avec nos Pères pour la conversion de ces peuples, lesquels il savait manier et tourner où il voulait d'une dextérité qui à peine trouvera son pareil". (20)

Gardons-nous bien de voir dans la charge de commis et interprète aux Trois-Rivières, une forme atténuée de rente ou de pension de vieillesse. Le protégé de Champlain avait, à la lettre, fourni en peu de temps une longue carrière. Mais il n'était pas dans sa nature de s'asseoir plus qu'il ne faut, et le comptoir de traite des Trois-Rivières était joliment achalandé. "Comme les Sauvages se plaisent davantage aux Trois-Rivières, que non pas à Kébec, explique le P. Le Jeune, aussi font-ils là plus souvent leur séjour, et en plus grand nombre: c'est pourquoi les Pères qui ont demeuré cette année (1636) en notre Résidence de la Conception, ont baptisé plus de personnes, que ceux restés à Kébec, où ces Barbares n'arrêtent pas si longtemps".

Le chrétien admirable que fut Nicolet n'a guère paru jusqu'à présent dans notre récit. L'occasion de montrer, de rayonner ce qu'il était, en secondant les missionnaires, n'était pas arrivée: jusqu'ici, il avait devancé partout leur passage ou leur établissement. Aux Trois-Rivières, il fera, suivant l'expression heureuse des Relations, "volontiers servir sa langue à la Religion de Jésus-Christ".

D'abord, il faut savoir qu'il a personnellement demandé son rappel de chez les Nipissiriniens, "et ne s'en est retiré, que pour mettre son salut en assurance dans l'usage des Sacrements, faute desquels, il y a grand risque pour l'âme parmi les Sauvages". (21) Quand on rapproche de ce fait le jugement que le P. Jérôme Lalemant devait porter sur les Nipissiriniens, en 1641: "il faut avouer que ces sortes de Nations ont je ne sais quelle disposition d'esprit, plus grande pour la semence de la Foy, que nos Hurons", on est forcé de reconnaître chez ce "coureur de bois" une belle délicatesse de conscience.

Truchement ou interprète, son rôle apostolique consistera habituellement à traduire, à transposer la parole du missionnaire. Mais souvent, entre la "robe Noire" et l'enfant des bois luttant contre la mort ou la grâce, ou les deux, il y aura plus que l'obstacle de la langue; alors Nicolet, se faisant catéchiste, essaiera de faire comprendre cette autre vie dont la félicité ou le malheur ne s'évaluent pas en peaux de castors. Parfois, l'extrémité sera moins proche et le catéchisé, original. "Le P.

(20) Relations, 1643, p. 4.

Buteux entrant dans une Cabane avec le Sieur Nicolet, qui entend fort bien la langue Algonquine, un Algonquin qui fait du Docteur (savant), lit-on plaisamment dans les Relations, les invita de s'asseoir auprès de lui, ce qu'ils firent..." Et notre bonhomme de leur inventer une Trinité de Manitous et une Genèse bien à lui de la Création, qui avaient toutes deux comme moindre défaut de présupposer le déluge. "Et devant ce déluge, qui avait créé cette terre? Je n'en sais rien, vous avez plus d'esprit que moi, n'en demandez pas davantage. Puisque tu l'ignores, prête nous l'oreille, lui dit-on. Si j'étais jeune, vous auriez raison de me vouloir instruire, mais, étant déjà vieil, vous perdrez vos peines, car je n'ai plus de mémoire. C'est pour autant que tu es âgé, lui dit le truchement, qu'il te faut hâter d'apprendre ces vérités, car si tu ne les crois, tu seras très malheureux après ta mort. Là-dessus il lui toucha quelque chose de la création du monde, et de la Rédemption, des peines et des récompenses de l'autre vie. Je n'ai pas, repartit-il, l'esprit de pouvoir retenir tant de choses, enseignez-le aux enfants qui ont bonne mémoire. Néanmoins cette doctrine fit quelque impression sur son esprit, car depuis il enseignait à quelques malades ce qu'il avait retenu". (22)

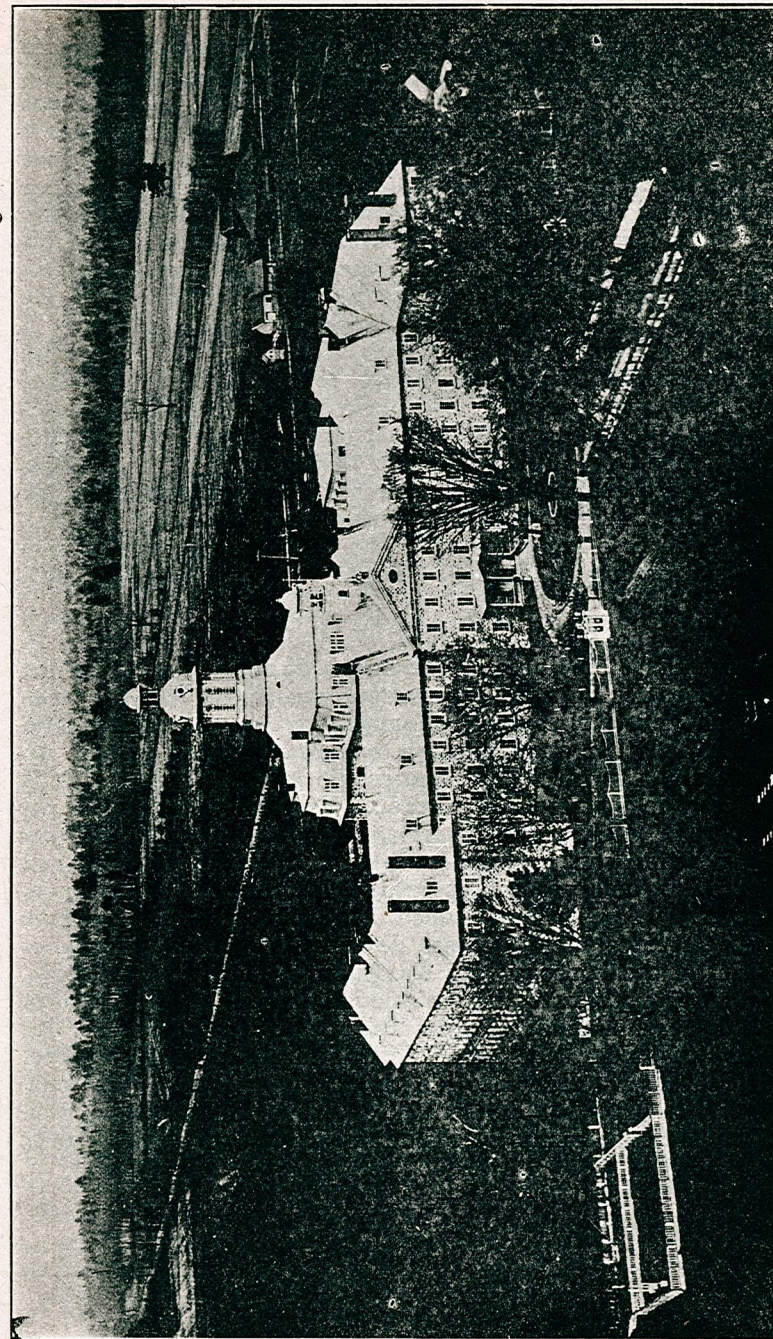
D'autres scènes offrent la grâce sylvestre d'une biche aux abois, et Nicolet excellera dans l'art difficile d'apprivoiser. Jugez-en. "Le trente-unième (décembre 1635) une fille âgée d'environ seize ans fut baptisée, et nommée Anne par un de nos Français. Le P. Buteux l'instruisant lui dit, que si étant Chrétienne elle venait à mourir, son âme irait au Ciel dans les joies éternelles. A ce mot de mourir, elle eut une si grande frayeur, qu'elle ne voulut plus jamais prêter l'oreille au Père; on lui envoya le Sieur Nicolet truchement, qui exerce volontiers semblables actions de charité; elle l'écoute paisiblement..."

Le parrainage, responsabilité devant Dieu et honneur devant les hommes, devint chez lui chronique à la manière d'une fonction: on relève son nom quinze fois, pour des baptêmes d'Indiens, dans les registres paroissiaux des Trois-Rivières. (23)

Aucune action missionnaire, peut-être, n'illustre mieux son emprise sur les sauvages, que sa collaboration décisive à l'oeuvre du séminaire des Hurons. Nos Pères tenaient à cette fondation comme à leur âme, pour ainsi dire, et le P. Provincial de France, de son côté, pressait la chose par lettres. "Votre Révérence nous ayant récrit que nous nous efforcassions de commencer un

(22) Relations, 1636, p. 39.

(23) Butterfield, pp. 93 à 100 (appendix)



LE SEMINAIRE DE NICOLET

Séminaire, Dieu semblant disposer quelques bonnes âmes à le fonder, j'en écrivis au Rév. P. de Brébeuf, rapporte le P. Le Jeune, afin qu'il nous envoyât de petits Hurons: aussitôt nos Pères qui sont en ce pays-là se mettent en devoir d'en trouver; ils en choisissent entre un grand nombre une douzaine de fort gentils, destinent le P. Antoine Daniel pour avoir soin de ces jeunes plantes". (24) Mais "la tendresse extraordinaire que les femmes sauvages ont pour leurs enfants arrêta tout, et pensa étouffer notre dessein en sa naissance". Aux Trois-Rivières, le P. Daniel supplie mères en enfants; "le Sieur Nicolet et les autres Truchements font ce qu'ils peuvent", pour n'obtenir à l'heure des adieux que trois jeunes Hurons! Mais "l'arrivée d'une autre troupe des Hurons, de qui le Sieur Nicolet a encore obtenu trois jeunes garçons", (25) porte à six le nombre de séminaristes. Six sur douze! Moralement, c'est plus qu'un demi-succès: l'existence prime le nombre. En 1636, par la grâce de Dieu, la persévérance obstinée de nos Pères et la force persuasive de Jean Nicolet, un séminaire des Hurons s'ouvre donc à Québec. L'année est à retenir, parce qu'à Boston, sous la forme d'une école primaire, on pose la pierre d'angle de l'Université Harvard.

Champlain est mort en 1635. Les Iroquois perdent la crainte qui avait été le commencement de leur sagesse, et les nations alliées des Français connaissent encore une fois l'énerverment de la peur. Nicolet ne désapprendra pas la cadence de l'aviron. Tantôt il s'ambarquera en canot pour Québec, au milieu d'avril, sur un fleuve couvert de glaces flottantes, et il y échappera de justesse à la noyade. Une autre fois, on le retrouve sur la rivière des Prairies, au nord de l'île du futur Montréal, réussissant à blinder le courage d'un Indien qui voyait des Iroquois partout et refusait de descendre le fleuve. Ou bien il part en reconnaissance sur le lac St-Pierre, en face des Trois-Rivières, et la justesse de son tir lève dans les joncs une nuée de ces barbares qui s'enfuient comme des outardes. Interprète et diplomate des missions difficiles, sa dernière ambassade peut-être aura pour théâtre la rive opposée des Trois-Rivières, pour puissance destinataire l'Iroquois encore, et pour objet la délivrance de deux interprètes trifluviens, Jean-Baptiste Godefroy de Lanctôt et François Marguerie, conservés en bon état comme objets de marchandage pour une paix

(24) Relations, 1637, p. 55.

(25) Relations, 1636, p. 75. La relation de 1637 complète le récit des misères de la fondation.

séparée avec les Français. Nicolet, accompagné du P. Ragueau, ramena les deux captifs, sans engager la décision du Gouverneur.

Le sacrifice, mieux encore que le succès, pouvait, en la résumant toute, couronner cette vie. Dieu ne l'a pas refusé à notre héros.

"M. Olivier, commis Général de Messieurs de la Compagnie (et beau-frère de Nicolet), étant venu l'an passé en France, disent les Relations, le dit Sieur Nicolet descendit à Québec, en sa place, avec une joie et une consolation sensible qu'il eût de se voir dans la paix et la dévotion de Québec. Mais il n'en jouit pas longtemps: car un mois ou deux après son arrivée, faisant un voyage aux Trois-Rivières pour la délivrance d'un prisonnier Sauvage, son zèle lui coûta la vie, qu'il perdit dans le naufrage." Les détails de cette tragédie intéresseront, parce que la mort est la dernière mesure de l'homme. "Il s'embarqua à Québec sur les sept heures du soir, dans la chaloupe de M. de Savigny, qui tirait vers les Trois-Rivières; ils n'étaient pas encore arrivés à Sillery, qu'un coup de vent du Nord-Est, qui avait excité une horrible tempête sur la grande rivière, remplit la chaloupe d'eau et la coula à fond, après lui avoir fait faire deux ou trois tours dans l'eau. Ceux qui étaient dedans n'allèrent pas incontinent à fond, ils s'attachèrent quelque temps à la chaloupe. M. Nicollet eut loisir de dire à M. de Savigny: Monsieur, sauvez-vous, vous savez nager; je ne le sais pas. Pour moi, je m'en vais à Dieu; je vous recommande ma femme et ma fille." (26) La suite du récit importe moins. La date exacte de cette tragédie, le lundi, 27 octobre (1642), ne met pas un accent négligeable sur l'héroïsme de Nicolet.

Il serait facile d'épiloguer sur une telle mort. L'hommage sobre et parfaitement gradué du P. Vimont nous en préserve. "Les Sauvages de Sillery au bruit du naufrage de M. Nicollet, courent sur le lieu, et ne le voyant plus paraître, en témoignent des regrets indicibles. Ce n'était pas la première fois que cet homme s'était exposé au danger de la mort pour le bien et le salut des Sauvages: il l'a fait fort souvent, et nous a laissé des exemples qui sont au-dessus de l'état d'un homme marié, et tiennent de la vie Apostolique, et laissent une envie au plus fervent religieux de l'imiter." (27)

(26) Relations, 1643, p. 4.

(27) Ibidem

## CATALOGUE DES LIVRES QUE POSSEDAIT NICOLET:

“Un livre intitulé L'inventaire des sciences; La découverte des Portugais au Indes Occidentales; Le recueil des gazettes de l'année 1634; L'art de naviguer; le recueil des gazettes de l'année 1637; Le tableau des passions vivantes; L'histoire de sainte Ursule; Les méditations sur la vie de Jésus-Christ; Le Secrétaire de la Cour; L'horloge de dévotion; L'adresse pour vivre selon Dieu; Les éléments de logique; Les saints devoirs de la vie dévote; L'histoire de Portugal; Un petit livre couvert de satin intitulé le rituel de la messe; La vie du Sauveur du monde; Deux livres de musique; L'histoire des Indes Occidentales. Une liasse de cinq autres vieux livres; Une vie des Saints, que nous avons indiqué comme appartenant à la bibliothèque de Nicolet, ce n'est pas aux Trois-Rivières qu'il fut trouvé, mais à Québec, dans sa garde-robe. Il avait évidemment apporté ce volume avec lui, pour y faire chaque jour, autant que possible, une lecture de piété reconfortante. (Gosselin, Jean Nicolet et le Canada de son temps, pp. 274, 275).

### Bibliographie:

- Archives du Collège du Sacré-Coeur,  
Bulletin des Recherches Historiques,  
Butterfield, C. W.: History of the Discovery of the Northwest by  
Jean Nicolet with a Sketch of his life, 1881.  
Canada and its Provinces,  
Collection: The Publications of the Champlain Society, The Works  
of Samuel de Champlain, 6 volumes  
Ferland, J.-B.-A.: La France dans l'Amérique du Nord, Les temps  
héroïques de la Nouvelle-France.  
Gosselin, A: Jean Nicolet et le Canada de son temps (1618-1642),  
Québec, 1905.  
Pouliot, R.P. Léon. S.J.: Etude sur les Relations des Jésuites de la  
Nouvelle-France (1632-1672), Montréal, 1940.  
Relations des Jésuites, Edition Côté, Québec, 1858.

## LE PERE NICOLAS POINT (a) (1799-1868)

COLLABORATEUR DU P. DE SMET DANS LES  
MONTAGNES ROCHEUSES ET MISSIONNAIRE  
EN ONTARIO

par le R. P. Léon POULIOT, S.J.

Bien qu'il soit peu connu aujourd'hui, le P. Nicolas Point reste un des grands missionnaires de l'Amérique au XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi pensaient d'abord ses supérieurs qui lui ordonnèrent, à la fin de sa vie, de rédiger ses mémoires et de mettre un ouvrage parfait dans tous ses écrits. A l'aide de ces documents, le P. Point entreprenait, vers 1870, d'écrire la vie de son frère, un ouvrage qui n'est pas sans longueur, mais dont le mérite est réel. Pourquoi ne fut-il jamais publié? Surtout parce qu'à un temps où les amis des missions étaient moins nombreux qu'aujourd'hui, il risquait de faire double emploi avec les lettres et travaux du P. de Smet, dont l'histoire, à ses débuts, se confondait avec celle du P. Nicolas (1).

### EN FRANCE

Nicolas Point naquit à Rocroy, département des Ardennes, en pleine Révolution française, le 10 avril 1799. Il comptait à peine six ou sept ans quand la mort lui enlève son père. Mais à cette époque, où le Concordat de 1801 permet aux bons catholiques de pratiquer ouvertement leur religion, il trouve autour de lui une atmosphère de piété et de ferveur qui exerce sur sa jeune âme la plus heureuse influence.

Dans la grande oeuvre de reconstruction du clergé français, le curé de Rocroy voulut faire sa bonne part: il ouvrit dans son presbytère une école de latin, et c'est là, que, sa première communion faite, on retrouve Nicolas Point, en 1805. Hélas! et c'est la première épreuve dans une vie qui en connaît tant d'autres, M. Richer mourut bientôt. Sans professeur, sans argent pour continuer ailleurs ses études, que fera le jeune homme? Il devient scribe chez un avocat, passe de là au bureau du trésorier de l'armée. Poste dangereux pour un adolescent.

(a) La Société Canadienne d'Histoire de l'Eglise Catholique, Rapports, 1936-1937, p. 20.

(1) Cette Vie manuscrite, 150 pages, grand format, se trouve aux Archives du Collège Sainte-Marie, No. 4073. Nous y renverrons sous le titre: "Vie".

à Rocroy, ville frontière et ville militaire, il n'y avait pas que des choses édifiantes. Nicolas Point le savait; mais jamais le mauvais exemple n'eut d'emprise sur son âme. Par ses belles manières, par la conscience avec laquelle il s'acquitte de son devoir, il mérita l'estime de tous. On a déjà remarqué qu'à tant de qualités s'ajoute, chez Nicolas, un talent particulier pour le dessin. Comment développer ces dispositions quand on est pauvre, orphelin et relégué loin de la capitale? L'occasion s'offrirait pourtant: le Maréchal Ney, passant par Rocroy, frappé par le mérite du jeune homme et la triste condition de sa famille, s'offre à lui ouvrir les grandes écoles de Paris.

"La tentation était forte", écrit son biographe. "Il le comprit, il consulta son coeur et celui de sa mère plus que les illusions de son imagination et de l'intérêt. Cette bonne mère vit le danger et elle refusa net. Le respect et l'affection filiale n'en demandèrent pas davantage et la victoire fut gagnée (2)".

Tout en se dévouant au soutien de la famille, Nicolas espère que son frère sera prêtre, sa soeur religieuse (3). Pour lui, il se sanctifiera dans le monde; déjà il a 17 ans, et commence-t-on à cet âge les longues études ecclésiastiques? Et puis, il ne se sent pas digne de la sublime vocation sacerdotale. Cependant, autour de lui, on prie, on espère; des séminaristes, amis de la famille, viennent souvent à la maison; on chante des cantiques et on parle d'avenir. En même temps, une humble religieuse de Rocroy (4) se sent portée à prier pour le jeune Nicolas. Et voilà qu'un beau matin, après la sainte communion, Soeur Saint Gabriel vint à lui: "Dieu vous appelle à son service." Or, à ce moment même, M. Charlier, curé de Rocroy, imitait le geste de son prédécesseur, et, dans son presbytère, il ouvrait un collège. C'est là que Nicolas reprit ses études longtemps interrompues. Aussitôt, l'idéal missionnaire se précise dans son esprit et il se donne comme patron spécial le grand apôtre des Indes, saint François-Xavier.

"Un jour, c'était la fête de S. François-Xavier, 3 décembre, Dieu parla fortement à son coeur ou plutôt à sa conscience et lui montra les déserts de l'Amérique. Cette voix du ciel ne

(2) Vie, pp. 6 et 7.

(3) Ces vœux furent exaucés. Le P. Pierre Point, S.J., arrivé au Canada en 1843, mourut à Montréal en 1894, à l'âge respectable de 94 ans. La soeur des PP. Point, devenue Dame du Sacré-Coeur, passa également en Amérique et mourut au couvent de Grand Coteau, Louisiane, en 1857. Cf Vie, p. 44.

(4) Soeur Saint-Gabriel, religieuse de la Congrégation de Ste-Chrétienne, alors dans sa première ferveur. Sur cet Institut, cf "Sur les pas de Marthe et de Marie", Montréal 1929, pp. 578-587. Sur l'influence extraordinaire de Soeur Saint-Gabriel, cf le récit du P. Pierre Point, dans Vie, p. 9.

cessera plus de retentir à ses oreilles, surtout quand la soeur Saint Gabriel lui eut dit que c'était la volonté de Dieu (5)".

A côté de l'appel si consolant, l'épreuve qui exerce la foi. Comment Dieu le mènera-t-il en Amérique? Et il gémit: "Ah! si la Compagnie de Jésus existait encore!" car il la croyait à jamais anéantie. Son information n'était pas exacte; car on était en 1819, et depuis cinq ans déjà, Pie VII avait restauré la Compagnie dans le monde entier. Quand il sut la vérité, quand il apprit que les Jésuites avaient un collège à Saint-Acheul, près d'Amiens, il y courut. Pendant trois ans, étudiant d'abord, professeur ensuite, il prépare son entrée au noviciat. C'est son état d'âme de cette époque que, plus tard, il décrivait ainsi:

"Il me semblait que Dieu me donnait la promesse qu'il m'enverrait un jour annoncer son nom dans les déserts de l'Amérique; mais pourquoi l'Amérique plutôt qu'ailleurs? Il me serait impossible d'en rendre compte. Tout ce que je sais, c'est que toutes les fois que je pense aux missions et souvent lorsque je pense à la mort, mon coeur se dilate et se tourne naturellement vers l'Amérique et vers les sauvages. On a beau me dire qu'ils sont inconstants, ignorants, cruels, rien ne peut affaiblir cet espèce d'instinct qui me porte invinciblement vers ce pauvre peuple (6)".

C'en est assez pour nous faire comprendre la douleur du P. Nicolas qui, entré au noviciat de Mont-Rouge le 20 septembre 1823, devait le quitter après sept mois pour cause de maladie. Il obtint du moins que son nom restât inscrit dans le catalogue de la Compagnie et il se mit en route pour Rocroy. Il attend, il se dévoue - n'est-ce pas lui qui prépare à leur première communion quelques soldats de la garnison, - il prie, il espère, car la soeur Saint Gabriel lui a dit: "Oui, vous serez jésuite."

Oui, il sera jésuite, mais que de tribulations encore avant de parvenir en Amérique! Rentré enfin au noviciat, il fit ses vœux le 9 mars 1828. Quelques mois plus tard, il était témoin des scènes de larmes et de protestations devant les Ordonnances du 16 juin qui défendaient tout enseignement aux Jésuites de

(5) Vie, p. 12.

(6) Vie, p. 15.

(7) Le P. Nicolas Point nous a laissé un récit de ces événements sous le titre: "Dernière semaine à Saint-Acheul, 1828". Cf "Souvenirs et Mémoires illustrés", Archives du Collège Ste-Marie, No 1605. Cf aussi sur le même sujet le récit du P. Burnichon dans "Histoire d'un siècle, T. I., p. 441.

France (7). Puis, dans la grande abbaye de S. Acheul, il commence ses études de théologie. En 1830, la Révolution de Juillet le force à se réfugier en Suisse; c'est à Brigg qu'il continue ses études, à Sion qu'il est ordonné prêtre, le 20 mars 1831. Il est ensuite surveillant au collège de Fribourg, d'où, partageant toujours le sort glorieux de la Compagnie, il est de nouveau exilé, en Espagne, cette fois<sup>(8)</sup>. Chassé enfin de ce dernier pays, il rentre en France et fait à Saint-Acheul sa troisième probation (1834-1835), année de noviciat, à laquelle est appliqué, avant de commencer son ministère, le jésuite devenu prêtre.

Au milieu de tant de traverses et de persécutions, l'ardeur du P. Point pour les missions n'a fait que grandir. Il écrit, à la date du 8 juillet 1835:

"Tout ce que m'a dit hier le P. Provincial est bien de nature à faire réfléchir, à effrayer même; je le comprends et j'en ai l'expérience; mais en ce qui me regarde, je me suis toujours tenu dans une sorte de défiance; et ce n'est que lorsque j'ai cru entendre intérieurement la voix de Dieu que j'en ai parlé à qui de droit; maintenant encore ces sentiments sont tels, que s'ils étaient contrariés par ceux qui tiennent auprès de moi la place de Dieu, je serais bien loin d'en vouloir de suite l'exécution. Mais aujourd'hui, comme toujours, je sens, si je puis me servir de cette comparaison, que mon cœur ressemble à l'aiguille d'une boussole: il peut bien être arrêté par une force extrinsèque et majeure; mais toujours rendu à lui-même, il ne s'arrête qu'à un seul point: conversion des sauvages de l'Amérique ou des îles de l'Amérique<sup>(9)</sup>".

L'attrait de la grâce était évident, les Supérieurs n'avaient qu'à le seconder. Mais voilà la difficulté: les Jésuites de France n'avaient pas encore de missions sauvages, en terre d'Amérique. Que faire ?

"Il fut décidé qu'il irait d'abord au Kentucky<sup>(10)</sup>; qu'il attendrait l'ouverture d'une mission quand l'heure de la Providence serait venue... que si l'heure tardait trop, le missionnaire pourrait être prêté à la mission Belge qui projetait la mission de l'Orégon<sup>(11)</sup>".

(8) Nous avons un écrit du P. Point sur son séjour en Espagne. Cf Souvenirs et Mémoires illustrés: "Un mois de Marie en Espagne, 1883".

(9) Vie, p. 24.

(10) Les Jésuites avaient un collège, à Sainte-Marie, dans le Kentucky.

(11) Vie, p. 24.

## AUX ETATS-UNIS

La traversée du Havre à New-York fut longue, près de deux mois (18 octobre - 13 décembre) et fort périlleuse. Le 2 décembre, veille de saint François-Xavier, le P. Point eut la joie de baptiser un enfant.

Les deux jours qu'il passe à New-York lui laissent une impression pénible:

"Ce qui frappe le plus un Européen, c'est le petit nombre des maisons de prières toujours fermées, la multitude des maisons d'assurances toujours ouvertes; la fréquence extraordinaire des incendies toujours flagrants; je n'ai dormi que deux nuits à New-York et je ne sais combien de fois j'ai été réveillé aux cris de "To fire, To fire." Le dernier dont j'ai été témoin a dévoré en une nuit des marchandises ou autres richesses estimées à cent millions de piastres<sup>(12)</sup>; un seul négociant (sic) qui fit route avec nous avait perdu pour sa part en moins d'une heure pour quatre cent mille. Mais le feu n'était pas éteint que déjà il était parti pour aller commander une hausse dans le prix des mêmes objets de commerce dont il tient magasin (sic) à Philadelphie; ainsi espérait-il réparer ses pertes: tel est le génie américain, jamais il ne se décourage, toujours il spéculé<sup>(13)</sup>".

En route pour le Kentucky, le P. Point s'arrête longuement à Philadelphie (12 jours) et il y fait une rencontre des plus heureuses. Jésuite d'origine belge, mais appliqué au ministère des âmes dans le Missouri, le P. Van Quickenborne<sup>(14)</sup> était précisément venu dans l'Est afin de recueillir l'argent nécessaire à la fondation d'une mission chez les sauvages. Comment le P. Point n'aurait-il pas vu là un trait de la Providence à son égard ? Il écrivit à son Provincial et au Très Révérend Père Général demandant la faveur d'être adjoint au P. Van Quickenborne. Mais prudent, en garde contre ce qu'il pourrait y avoir de trop humain dans son désir des missions, cette lettre à son Supérieur Général, il ne la laisse partir qu'après l'avoir relue une fois par jour pendant une semaine. Et, en attendant la

(12) Le P. Point ne tombe-t-il pas dans une de ces exagérations si faciles à ceux qui arrivent dans un pays nouveau ? Une perte de cent mille dollars nous paraîtrait plus près de la réalité. Le fait se passe à New-York, il est vrai, mais, ne l'oublions pas, en 1835.

(13) Souvenirs et Mémoires illustrés.

(14) Sur l'apostolat du P. Van Quickenborne, cf Laveille: "Le P. De Smet", pp. 1-124, passim.



réponse, il se rend au poste qui lui a été assigné, le collège Sainte-Marie, au Kentucky, où, pendant quelques mois il est professeur de français.

En décembre 1836, il reçoit l'ordre de se rendre à la Nouvelle-Orléans et de s'entendre avec l'évêque, Mgr Blanc, pour la fondation d'un collège en Louisiane. Entre tant de sites qui s'offraient à lui, le P. Point arrête son choix sur celui de Grand Coteau. Il a raconté lui-même en des pages fort intéressantes les difficultés de l'entreprise et les bénédictions dont elle fut comblée<sup>(15)</sup>.

En 1840, il quitte son poste de Recteur du collège Saint-Charles (Grand Coteau) pour devenir enfin missionnaire chez les Indiens. A Westport, il attend le P. De Smet pendant huit mois: huit mois de ministère très actif auprès d'une population délaissée, faite de Canadiens, de Métis et de Sauvages.

C'est le 10 mai 1841 qu'en compagnie du P. De Smet et du P. Mengarini, il se met en route pour sa "terre promise", les Montagnes Rocheuses. Raconter son apostolat de sept ans dans cette lointaine région, ce serait redire une fois de plus le merveilleux apostolat du P. De Smet, dont il fut le collaborateur le plus intelligent et le plus dévoué. On sait que les missions des Rocheuses avaient été organisées sur le plan des célèbres réductions du Paraguay; on ne sait peut-être pas assez la grande part qui revient au P. Point dans la conception et la réalisation de ce plan<sup>(16)</sup>. Si c'est à lui qu'incombe l'installation matérielle de la mission<sup>(17)</sup>, il ne borne pas à cela son zèle. Il a le culte des grandes cérémonies si aptes à produire les plus heureux

(15) Souvenirs et Mémoires illustrés: Collège Saint-Charles.

(16) Laveille: "Le P. De Smet", p. 170: "Le plan d'évangélisation adopté par ces hardis explorateurs mérite d'être étudié. Nous le trouvons dans une lettre du P. de Smet au P. Verhaegen, son supérieur". Au moment où cette lettre est écrite, 20 octobre 1841, il y a plus de quatre mois que les PP. De Smet, Point et Mengarini vivent ensemble. Et de quoi parlent-ils sinon de leurs missions? Or, nous savons que, de vieille date, le P. Point avait étudié les Réductions du Paraguay et qu'il en voulait la réalisation dans l'Amérique du Nord: "Il avait lu autrefois dans sa première jeunesse les lettres édifiantes de ces missions consolantes. Cette lecture faisait ses délices, et fut l'origine ou du moins l'occasion première de sa vocation. C'est sous l'influence de ces lectures que se forma dans son cœur son attrait pour les missions étrangères et pour la Compagnie de Jésus qui en était la voie... Il brûlait du désir de voir un jour se réaliser dans les forêts de l'Amérique du Nord ce qu'il avait vu réussir si bien dans les forêts sauvages de l'Amérique du Sud et sur les bords du Paraguay". Cf Vie, p. 47. Et un peu plus loin, p. 67: "Ce plan avait été le rêve de toute la vie du P. N. Point, comme nous l'avons déjà dit: l'idée fut adoptée par tous les Pères et sanctionnée par tous les Supérieurs majeurs".

(17) Laveille, op. cit. p. 173: "Le P. Point, qui est architecte, a déjà tracé le plan du village".

effets sur l'âme neuve des Indiens; telle, cette fête de saint François-Xavier, si cher au P. Point où 202 catéchumènes reurent le baptême et où, sauf le temps du dîner, on fut à l'église de 8.00 heures du matin à 10.00 heures du soir. Quand il accompagne ses néophytes à la chasse, l'expédition ressemble bien plus à un pèlerinage qu'à un voyage profane, dicté par l'intérêt. Les chasses toujours bénies d'ailleurs et au cours desquelles, surcroît, on voit parfois des nations ennemies se réconcilier dans la charité du Christ. Le talent pour la peinture qu'on av admiré chez le jeune homme de Rocroy fut d'un précieux cours au missionnaire:

"Les premiers missionnaires du Paraguay charmaient leurs sauvages par la musique; le P. Point, outre la prière, dut plus d'une fois son salut et ses premiers succès au goût que Dieu lui avait donné pour le dessin et les décorations, dont les sauvages étaient très curieux. Tantôt il leur montrait le portrait d'un de leurs chefs orné de ses armes et de son brillant uniforme; tantôt il offrait à leurs yeux un des beaux paysages avec ses arbres, ses montagnes et leurs cabanes, tantôt une scène de chasse, avec les chasseurs et les animaux tombant sous leurs flèches; ici le splendide spectacle d'une cérémonie solennelle de baptême et de 1ère communion; là, la vue d'un champ de bataille, où s'étaient signalés les braves et où ceux-ci se reconnaissaient avec fierté. Les hommes de la civilisation eux-mêmes n'étaient pas insensibles à cette marque d'amitié. Les missionnaires étaient toujours bien reçus chez les marchands traiteurs de la Baie d'Hudson, quoique protestants pour la plupart. Le Père, n'ayant pas d'argent pour payer la dette de l'hospitalité leur donnait ou leur portait, bien ressemblant, ou la vue de leur magasin (sic) en bon ordre. C'était une amorce bien innocente, par laquelle il obtenait leur confiance, en même temps que leur séjour devenait un temps de retraite pour les nombreux employés de ce fort de commerce<sup>(18)</sup>."

Le P. Nicolas Point était de constitution faible et souvent dans ses premières années il avait connu la maladie. Son biographe nous apprend qu'il avait demandé la santé comme signe de vocation missionnaire. Il fut exaucé: car si durs que soient les travaux apostoliques dans le rude climat des Rocheuses pas une fois, en l'espace de sept ans, il n'avait été malade. Mais les épreuves morales ne manquaient pas. Il avait la certitude

(18) Vie, p. 82.

d'être dans sa vocation, mais il se demandait, non sans angoisse, s'il en remplissait tous les devoirs. Témoin cette lettre à son Supérieur:

"Ne pouvant pas plus douter de ma vocation que de mon existence, je veux tout faire pour que la divine miséricorde m'en renouvelle la grâce... et pour réparer les fautes faites par moi soit volontairement, soit involontairement... et pour donner la plus grande preuve possible de la sincérité de mes dispositions, voici la grâce que je me propose de demander à Dieu par l'intercession de la S. V. qui a tant fait pour nous: de mourir bientôt avec le repentir de mes fautes, si ma présence ici ou ailleurs devait être un obstacle au plus grand bien. Déjà, tous les jours, je dis le *Veni Creator* et le *Memorare* un grand nombre de fois à cette intention (19)."

Plus heureux que le P. Point, nous savons que son ministère fut souverainement efficace. Écoutons cet extrait d'une lettre adressée au Saint-Père par les Cœurs d'Alène, le 10 avril 1872, 25 ans après que le missionnaire eut quitté les Montagnes Rocheuses et quatre ans après sa mort:

"Il y a 30 hivers nous étions un peuple encore sauvage très misérable, quand tu nous pris en pitié et tu nous envoyas la grande Robe Noire De Smet afin de nous faire enfants de Dieu par le baptême. Beaucoup d'entre nous dormaient encore lorsque De Smet nous quitta. Alors encore tu eus pitié de nous, et tu nous donnas une autre Robe Noire, notre bon P. Nicolas qui vint demeurer avec nous, nous réveilla tous et nous fit voyager droit vers le ciel (20)."

#### AU CANADA

C'est en 1846 que le P. Point reçut l'ordre, parti de Paris trois ans plus tôt et qui lui enjoignait de se rendre dans le Haut-Canada, puisque désormais les Jésuites de France y avaient des missions sauvages (21). Depuis sept ans la moisson était abondante dans les Rocheuses, elle s'annonçait plus belle encore. Qu'importe? Le P. Point est avant tout homme d'obéissance. Pendant quinze ans il avait attendu la réalisation d'une vocation

(19) Vie, p. 103.

(20) Vie, p. 150.

(21) Vie, p. 108.

(22) Vie, p. 103.

manifestement divine. Il va maintenant vivre cette pensée qui le consolait alors: "peu importe d'être là où ailleurs, pourvu qu'on obéisse (22)."

Il vit d'abord à Sandwich (1847-1848), auprès de son frère, le Père Pierre, curé de la paroisse; de temps en temps, il accompagne à l'île Walpole, le grand missionnaire que fut le P. Dominique, du Ranquet. En 1848, il devient Supérieur de la mission Ste-Croix, à Wikewemikong, Grande Ile Manitouline, Ontario.

Son premier geste est de tracer, d'accord avec ses collègues, un plan d'action, dans lequel tout est pratique, tout est ordonné au but de la mission (23). Ce n'était pas sans besoin; car le poste de Supérieur était particulièrement difficile. Écoutons ce que dit le biographe du P. Nicolas:

"Ce village était le centre de 14 ou 15 autres villages, dont le plus grand était dans l'île, et les autres sur le continent nord, séparés de Manitouline par un chenal de 4 à 5 lieues. Ces populations se composaient des débris des vieilles nations, Ottawa, Sauteux, parlant la langue algonquine. Le Gouvernement anglais leur assura la possession de la Grande Manitouline, avec droit apparent de se gouverner par leurs chefs et par leurs coutumes sous la tutelle prétendue du Gouvernement local. Le Gouvernement anglais voyant avec jalousie le catholicisme introduit dans l'île (24) et voulant ou protestantiser ou anéantir ces pauvres sauvages, se hâta de choisir un centre magnifique, où il bâtit à beaucoup de frais, un village pourvu de toute pièce: un ministre avec son église, sa maison et son école; un capitaine commandant avec ses magasins de

(23) Le P. Nicolas Point n'entreprenait jamais un ministère de quelque importance sans se donner à lui-même, et par écrit un plan d'action bien ferme: sorte d'examen, dans lequel après s'être rappelé le but de son travail apostolique, il cherche quels sont, dans son cas particulier, les moyens dont il peut disposer et quelle est la meilleure utilisation de ces moyens. Ainsi fit-il, dès le début, au Collège de Grand Coteau, à Westport, dans les Rocheuses, comme nous l'avons vu plus haut; ainsi fait-il encore à Wikewemikong. En quoi il était fidèle à l'esprit des Exercices de saint Ignace. Cf Règles de l'élection, règles pour la distribution des aumônes, etc.; fidèle encore à la maxime de saint Ignace: n'attendre le succès que de Dieu, mais tout faire comme s'il ne dépendait que de nous.

(24) L'abbé Jean-Baptiste Proulx (1808-1881) avait été le premier missionnaire résident dans l'île Manitouline. Dict. du clergé canadien-français, T. I. 451-453. C'est probablement en 1836 et non en 1837 comme l'affirme Allaire que M. Proulx se fixa à Ste-Croix. En 1844, la mission fut confiée aux Jésuites.

(25) Vie, p. 110.

commerce et son tribunal; un médecin avec sa pharmacie; des animaux domestiques, des champs bien clôturés et des instruments de culture. Ce devrait être le village modèle qui devait attirer tout le monde, le centre officiel où les sauvages d'alentour étaient obligés de se rendre tous les ans.

"Ce village appelé Manitowaning, était à trois lieues du village catholique appelé Ste-Croix (25)."

N'avions-nous pas raison de dire que le poste était difficile? Et comme le P. Point fut bien inspiré de réfléchir avant de passer aux actes, de dresser un plan dont l'exécution serait difficile, mais si bienfaisante. Il faut d'abord des écoles, pensait-il, mais des écoles qui développent chez les sauvages ce qu'on en peut attendre, rien de plus: "médiocrité de fortune, acquise dans leur pays, par un travail modéré (26)." Le P. Point était



CONSTRUCTEUR DU WIGWAM DE DIEU. LE P. POINT.

me au spirituel dans la mesure même où ils resteraient eux-mêmes, fidèles à leur langue, fidèles à leurs coutumes, simples, et sans orgueil. Et c'est pourquoi à côté des écoles, il y a les ateliers où on leur apprend à produire eux-mêmes et chez eux tous les objets dont ils ont besoin. Chez un sauvage, l'orgueil est moins à craindre que la paresse; pour secouer cette paresse et faire aimer le travail, il donne des prix aux plus méritants,

(26) Souvenirs et Mémoires illustrés, No. 1604, p. 1.

convaincu que les Indiens seraient heureux au temporel comme des prix honorifiques surtout.

Dès son arrivée à Ste-Croix, il avait été blessé dans sa fierté de missionnaire catholique par le spectacle de son église pauvre et misérable, en face d'un temple protestant majestueux et que, dans l'île, on pouvait considérer comme "la huitième merveille du monde." La gloire de Dieu demandait que l'on construisît et que l'on fît beau. Mais les temps étaient durs et les ressources minces. Qu'à cela ne tienne! La main-d'œuvre ne coûtera pas cher si on emploie les Indiens; et puis, quel beau profit, s'ils peuvent par là apprendre à travailler. Le missionnaire écrit:

"Nous avons à bâtir moulin, église, etc.; pourvu que nos Sauvages soient dirigés et encouragés, comme il convient, ne seraient-ils pas capables de faire eux-mêmes ces bâtiments? L'industrie dont ils ont donné preuve semble répondre affirmativement; dirigeons les donc de notre mieux, encourageons-les de toutes nos forces; de cette manière, nous ferons tomber le préjugé que le sauvage, de quelque manière qu'on s'y prenne avec lui, ne pourra jamais rien entreprendre de grand, que les missions sauvages ne peuvent être soutenues que par l'argent de la civilisation, que la conquête religieuse du NordWest (sic) ne pouvant se faire qu'à force d'argent, il faut sinon y renoncer, du moins la remettre à une autre époque: ce qui revient à dire qu'il faut l'abandonner; abandon qui serait un grand malheur, car jamais peut-être les chances de succès n'ont été plus favorables (27)."

Certes, le travail fut long: commencée en 1849, ouverte en 1852, l'église de pierre qui mesure 100 pieds de long sur 40 de large, sans compter les chapelles, est surtout l'oeuvre des indigènes. En regard du texte que nous venons de citer, on peut lire:

(27) Ibid. pp. 4-5.

(28) Souvenirs et Mémoires illustrés, No. 1604, p. 4. Dans ce volume, pp. 34 et suivantes, on peut lire le plan détaillé des "Dépenses pour la construction de l'église de S. C." Le P. Point fait le tableau comparatif des journées de travail fournies par les blancs et par les indiens. En marge, il écrit: "A l'inspection des sommes gagnées, il est facile de voir quel progrès l'industrie a fait chez les Indiens. La 1ère année, eux seuls ont travaillé aux ouvrages les plus importants; nos FF. les dirigeaient et qq. f. un P. Il y a, chez tous ou à peu près, persévérance finale. Ainsi, le travail soutenu, l'industrie et l'économie ont gagné. Je pense que l'église telle qu'elle est aujourd'hui aurait coûté le double si elle eût été faite à l'entreprise par les blancs".

“La bâtisse seule de l'église a prouvé que sous ce rapport, ils peuvent tout ce que peuvent les blancs, pourvu qu'ils soient dirigés, encouragés, etc. (28).”

Cette église, encore debout aujourd'hui et qui fait honneur à notre foi, c'était un beau résultat, la preuve qu'il y avait beaucoup de sagesse dans le plan du P. Point. Elle n'était pourtant qu'un symbole de la transformation opérée dans les âmes. Voici, en effet, ce que le missionnaire écrivait, à la date du 18 mars 1850:

“Je ne parlerai ni de leur exactitude à s'approcher des sacrements, ni de la confiance qu'ils ont dans la protection de la Sainte Vierge, des anges et des saints, encore moins de l'honneur qu'ils rendent à la croix et aux images, toutes ces pratiques excellentes aux yeux de notre foi ne sont que des folies ou des crimes aux yeux des ennemis de notre sainte Religion; mais ce qu'ils ne refuseront pas de placer au rang des vertus, puisqu'ils se font gloire de prôner comme tel tout ce qui tend de près ou de loin à promouvoir ce qu'ils appellent la vraie civilisation. C'est la tempérance, l'économie, le travail; c'est la soumission, la fidélité, le dévouement au gouvernement qui nous protège. Ce sont les soins de famille, la pureté des mœurs, etc., etc. Or, les habitants de Ste-Croix nous donnent tous les jours le spectacle de ces vertus. Toutes les fois qu'il est question de trouver des hommes de confiance pour faire un message ou pour aider l'autorité locale à remplir un devoir qui demande de la délicatesse, ce n'est pas parmi les habitants de Manitowaning, mais parmi ceux de Ste-Croix que le Surintendant va les chercher; celui qui est comme son bras droit à Manitowaning est un sauvage catholique; la seule marque extraordinaire de bienveillance qui ait été accordée cette année dans l'île de la part de la reine a été donnée à un catholique de Ste-Croix... En fait de mœurs, je ne dirai pas seulement que la réduction a été exempte de scandale, mais même que pas une jeune fille n'a donné prétexte à la moindre censure. Je n'oserais dire que la délicatesse, les prévenances, les signes de gratitude et tout ce qui fait le charme de la société soient le fait de nos Indiens, les exemples que leur donnent la plupart des étrangers avec lesquels ils sont en rapport, ne sont guère propres à leur donner une idée de ces liens sociaux; mais ce qui est visible à tous les yeux et répond d'une manière qui ne souffre pas de réplique à l'une des plus graves inculpations du protestantisme, c'est que

dans nos réductions indiennes du Nord-Ouest, comme dans celles de la partie occidentale des Montagnes rocheuses, les naissances sont beaucoup plus nombreuses “que les décès, et ordinairement le bien-être de la famille est proportionné au nombre de ses membres.

Pour répondre enfin au reproche que fait M. le Ministre au catholicisme d'arrêter le progrès de la civilisation beaucoup plus que de la favoriser, je me contenterai de rappeler des paroles des protestants avec lesquels je me trouvais l'été dernier. L'un d'eux qui n'était pas moins remarquable par le rang qu'il occupe dans la société que par l'étendue de ses connaissances, me disait, après avoir entendu le ministre calomnier le ministère des missionnaires catholiques dans ces régions: “Je ne suis pas catholique et je ne dis pas cela pour capter votre amitié; mais si O'Meara (29) avait lu deux pages d'histoire, il ne parlerait pas comme il fait.” L'autre s'exprima d'une manière plus explicite encore. Je lui demandai, en présence du Ministre: “Vous connaissez non seulement les différentes localités, mais encore presque tous les sauvages de la Grande Manitouline, dites-moi, je vous prie, lesquels vous paraissent les plus avancés pour le travail, l'agriculture, l'industrie et tout ce qui constitue essentiellement la vraie civilisation. - Oh pour cela, me répondit-il, il n'y a pas de doute, ce sont ceux de Ste-Croix (30).”

Merveilleux effets de la grâce d'abord, mais aussi du plan tracé par le P. Point et à l'application duquel il travaillait sans relâche. Il surveille de très près écoles et ateliers; il met sur pied des organisations pieuses pour les différentes catégories de ses fidèles: congrégation de la Sainte-Vierge, congrégation de Saint-Michel pour les jeunes gens, dévotion au Sacré-Coeur, société de Tempérance. Contre les attaques injustes et méchantes du ministre anglican O'Meara, il défend son œuvre jusque devant Lord Elgin.

Ne l'oublions pas: cet homme qui compte 49 ans quand il arrive à Ste-Croix, qui surveille avec une conscience si délicate l'exécution d'un plan difficile, doit encore apprendre une langue nouvelle, se porter au secours des malades dans des circonstances qui tiennent de l'héroïsme. Les plus robustes santé ne résistent pas longtemps à pareil régime.

(29) Le ministre protestant à Manitowaning.

(30) Lettres de la Nouvelle Mission du Canada, T. II. pp. 11-12.

Aussi, en 1855, le P. Point doit-il, à son grand regret, quitter Ste-Croix. On le trouve encore à Sandwich dont son frère le Père Pierre est curé. N'allons pas croire qu'il est au repos: un Nicolas Point ne se repose jamais. Avec le zèle et l'esprit d'ordre que nous lui connaissons, il imprime une nouvelle vie à toutes les oeuvres paroissiales. Quand, en 1859, les Jésuites remettent à Mgr Pinsonneault la paroisse de Sandwich, il écrit au Très Révérend Père Général son désir de retourner dans les Montagnes Rocheuses, à la mission des Pieds-Noirs: désir d'une âme toute apostolique, mais que la sagesse ne permettait pas d'exécuter. On l'envoya donc au noviciat du Sault-au-Récollet, comme assistant du Père Maître des novices. Obéissant à la volonté de ses Supérieurs, il rédigea les cinq volumes de Mémoires et Souvenirs illustrés qui sont aujourd'hui une des richesses du Collège Ste-Marie de Montréal. En même temps, il est aumônier des Dames du Sacré-Coeur et souvent il prêche à la paroisse.

En 1865, il est à la Résidence de Québec, dont son frère est devenu Supérieur. Incapable d'exercer le ministère sacré à l'extérieur, il est assidu au confessionnal; il fait ses délices de la vie des saints, se réjouit de l'apostolat qu'exercent alors à Québec ses jeunes frères en religion (31).

C'est le premier vendredi du mois, 3 juillet 1868, que ce fervent missionnaire et ce grand apôtre du Sacré-Coeur rendit sa belle âme à Dieu. Pendant les 3 ans de son séjour à Québec, il ne sortit jamais de la Résidence. Mais quel n'est pas le rayonnement mystérieux de la sainteté! Le grand vicaire, Mgr Cazeau, voulut que ce bon serviteur de Dieu fût inhumé dans la Basilique (32). C'était justice. Ainsi l'Eglise-mère de l'Amérique du Nord garde les restes de cet humble jésuite de France, dont l'apostolat s'étendit "a mari usque ad mare", de cet humble jésuite, manifestement appelé par Dieu pour renouer sur notre continent les grandes traditions des grands missionnaires d'autrefois.

(31) Le Juvénat des Jésuites était alors à Québec.

(32) Les funérailles eurent lieu le lundi, 6 juillet, et non 6 juin, comme il est dit dans le B. R. H. 1914, p. 338.

## LA VIE FRANÇAISE A TORONTO

(par Mlle CLAIRE LACHAPELLE)

**. . . Toujours guidé par sa lumière.  
Il gardera l'honneur de son drapeau.**

Le frontispice de la petite église. Une grande statue de pierre blanche tend affectueusement les mains en un geste d'accueil. C'est le geste auguste et vénéré du Sacré-Coeur, Gardien de la paroisse française de Toronto. Sur le perron de l'église, on entend de joyeux propos. Quelques rires sonores fusent au-dessus des voix assourdies par l'humidité du grand lac Ontario. "On se croirait dans la province de Québec," s'exclame un visiteur. Observateur, il a tôt fait de remarquer la sourdine qu'on met aux voix et aux gestes et s'il est quelque peu philosophe, il se demandera si la Ville Reine n'a pas mis la sourdine sous les cordes des âmes françaises.

Pouvons-nous en toute vérité parler de vie française à Toronto? Sans doute. Ça et là dans la ville ne trouve-t-on pas de beaux jalons de la pénétration française, dont la paroisse du Sacré-Coeur, avec son école bilingue, est le centre vital? Oui, il y a dans la capitale ontarienne une petite sentinelle française qui monte courageusement la garde et tiendra malgré tout, tant que la Citadelle tiendra.

Elle est ineffaçable, l'empreinte laissée il y a trois siècles (1615) sur les bords du lac Ontario par Samuel de Champlain et Etienne Brûlé. En 1720, on mettait à profit la découverte du siècle précédent et le Sieur Douville faisait construire sur le sol de Toronto un poste fortifié pour la traite des fourrures avec les Indiens. En 1750, Jonquière faisait ériger le Fort Rouillé et le chevalier de Portneuf venait l'occuper le 23 avril 1751 à titre de premier commandant. Lors des troubles de 1759, la garnison française devait évacuer et brûler le fort pour aller défendre le Fort Niagara menacé par les Anglais.

Lors la conquête, le Fort Rouillé devient Fort York et les Canadiens français tardent à revenir. En 1848, le recensement n'en compte que cent vingt-deux. Cette graine de sénévé a porté fruit. A l'heure actuelle, il y a à Toronto environ quatre mille âmes d'origine française.

Cette population ne s'accroît pas uniquement de son propre fonds. Bien des gens sont attirés par le grand centre industriel et commercial. D'autres y sont amenés par la force des circonstances. L'élément français comprend des Français de divers pays d'Europe, des Franco-Américains et une forte

majorité de Canadiens français, de la province de Québec, des Provinces maritimes, de l'Ouest canadien ou de l'Ontario. Ce groupe cosmopolite ne forme pas un tout compact à cause de vues divergentes et souvent opposées. Il n'est donc pas étonnant que LIFE et le JOUR soient en vogue parmi cette population hétérogène où s'infiltrer facilement l'influence anticléricale et communiste qui domine à Toronto. Heureusement que le Droit et le Devoir y sèment le bon grain à profusion.

On dit que les nouveaux-venus n'imposent pas à une ville leur conception variable des moeurs civiques mais se conforment à l'esprit de l'endroit, au moins dans une certaine mesure. Toronto est une ville triste. Le ciel paraît souvent uniformément gris et bas car des nuages humides imprégnés de fumée et de suie séjournent au-dessus de la ville tant qu'un bon vent ne vient pas les disperser. Les Torontois portent aussi un nuage au front, que dissipe un peu l'atmosphère de Noël. Toronto, imbuë de préoccupations matérielles, ne s'attarde pas aux petites courtoisies de la rue. Entraînée par la folie de la vitesse qui ravage ce continent, elle se fait souvent brusque et désobligeante, quitte à se montrer affable quand elle en a le temps.

Toronto montre surtout de la froideur au catholicisme et au bilinguisme. Sans doute y a-t-il nombre de gens élevés et sensés qui reconnaissent les faits établis; d'autres éprouvent même un certain plaisir à entendre le verbe français. Il en est d'autres qui sans cesse cherchent querelle à la religion et à la langue des "foreigners" de Québec. Il n'est pas rare qu'on nous jette des regards noirs quand on nous entend parler français sur la rue ou dans les tramways. Il arrive aussi qu'on nous signifie de nous taire. Heureusement qu'il existe encore de "petits papiers" à Ottawa, grâce auxquels nous pouvons nous faire forts du bilinguisme officiel. Il nous faut donc constamment être au guet, car tout Canadien français digne de porter ce titre magnifique serait lâche de ne pas défendre sa langue ou sa foi chaque fois qu'il en a l'occasion. Les occasions sont nombreuses par ici. Dieu nous préserve de l'aigreur que ces disputes tendent à ancrer dans nos coeurs! Pour faire honneur à notre race il faut pratiquer la vraie charité catholique qui veut éclairer, persuader, mais se garde de blesser. Pour réussir il est utile d'emprunter l'arme même de nos adversaires, le complexe de supériorité qui leur vaut une si belle place au soleil.

Il est intéressant de constater combien ce complexe de de l'anglo-saxon, tout puissant en regard du complexe d'infériorité dont souffrent tant des nôtres, perd d'aplomb et de morgue devant une façon ferme et fière de s'affirmer. Mais trêve



Mlle CLAIRE LACHAPELLE

de dissertation. On sait ce que la politique de concessions de nos représentants à Québec et à Ottawa a valu aux Canadiens français et on sait ce qu'a obtenu pour nos compatriotes la courageuse et noble attitude des Lafontaine.

On s'habitue cependant, ici, à voir des visages animés et à entendre des voix nuancées, à la mode de chez nous, car depuis la guerre il y a déversement considérable de soldats et d'aviateurs de notre race. On en rencontre partout dans la ville, de ces jeunes "bleus" ou "kakis," surtout depuis l'établissement des classes d'anglais. Puisque le français n'est pas à sa place dans l'armée britannique et qu'on veut des Canadiens français dans les rangs, il faut bien enseigner la langue anglaise à ceux qui ne la savent que peu ou pas du tout... vaille que vaille.

Ces messieurs en uniforme habitent les édifices qui, en temps normal, servent à l'exposition nationale canadienne. De là, on a une vue magnifique sur le lac Ontario, les petites îles

qui ornent l'entrée du port, et sur l'immense colline boisée percée de larges clairières qu'on appelle High Park. Au nord de ce parc magnifique, près de la minuscule rivière Humber, se blottit dans un repli du terrain une coquette auberge de style normand, le Vieux Moulin. C'est là, à l'entrée, qu'on a placé la plaque commémorative du premier homme qui mit le pied sur la terre torontoise, le découvreur Etienne Brûlé.

Si la découverte du lac Ontario est le premier geste français dont cette terre fut le témoin, le plus récent, je crois, est l'établissement d'une succursale de la Banque Provinciale du Canada, dont la maison moderne à lignes sobres fait face, rue King, à l'édifice de la Banque du Commerce, le plus élevé de l'Empire Britannique.

Parmi les gros édifices de la ville, notons les grands magasins. Chez Simpson et chez Eaton il y a service d'interprète et comptoir postal bilingues. Que ne ferait-on pas pour la clientèle? Un mot de reconnaissance en passant à ceux de la province de Québec qui ont assez de cœur et de patience pour communiquer en français avec leurs maisons d'affaires de langue anglaise! C'est à eux que nombre de Canadiens français de Toronto doivent un emploi rémunérateur.

Derrière l'amas sombre et informe des maisons commerciales qui bordent la grand'rue (Yonge) et que domine la tour de l'hôtel-de-ville, se dresse l'imposant édifice qui sert à la fois de Palais de Justice et de Faculté de Droit à l'Université de Toronto. Dans cette enceinte rébarbative de la loi nous comptons un juge, au moins trois avocats, dont le syndic public, et plusieurs étudiants canadiens-français. C'est là qu'ont lieu les débats universitaires interprovinciaux, quelquefois bilingues. Tous les grands portraits à l'huile de la salle académique, attirants malgré leur sévérité, sont signés Georges-Théodore Berthon, un beau nom dans l'histoire de l'art français.

Un autre beau nom résonne souvent sous les hautes voûtes de l'édifice où siège le gouvernement de la province d'Ontario, celui de ministre des mines, l'honorable Robert Laurier, neveu de Sir Wilfrid. Dans le même bâtiment se développe une cellule importante de la vie française en Ontario, les cours primaires par correspondance pour les gens qui restent trop loin des écoles. On prépare les leçons pour la maman afin qu'elle enseigne à ses enfants et peut-être à ceux de la voisine, la lecture, l'écriture, le calcul, puis d'autres matières à mesure qu'on avance. L'entreprise est trop neuve encore pour qu'on puisse en apprécier les bienfaits mais on en attend beaucoup de bien.

Depuis longtemps, au contraire, la bibliothèque de Toronto a fait ses preuves. La centrale, située dans le quartier universitaire, est une merveille du genre. Les filiales sont nombreu-

ses et réparties dans tous les coins de la ville. Naturellement, les œuvres écrites en langues étrangères ne présentent pas un choix complet, mais il y a tout de même de la variété parmi les auteurs français et canadiens.

De même, au palais des Beaux-Arts, en plus d'œuvres françaises célèbres, un bon nombre d'œuvres canadiennes-françaises sont à l'honneur. Parmi les plus remarquables, quant à l'art et quant à l'histoire, citons les bois sculptés par nos ancêtres pieux. Leur noble beauté fait bon visage dans le magnifique parc de marbre qui accueille les visiteurs dès leur entrée dans ce beau temple de l'Art.

Il est un autre temple, le Musée Royal d'Ontario, où l'on peut admirer, entre autres, de riches trésors artistiques, historiques ou scientifiques de la France et du Canada français. Ce splendide monument est le complément logique de l'Université de Toronto, formée d'une agglomération de plusieurs collèges à dénominations différentes, à la mode anglaise.

Il y avait avant la guerre l'Alliance française, société intimement liée à l'Université de Toronto et fort prisée des amateurs de culture française. Cette association procurait à ses amis le plaisir de voir des films français et d'entendre des écrivains ou savants français ou canadiens-français. Malheureusement, cet instrument de culture devint, après la capitulation de Paris et le schisme du général de Gaulle, un outil de propagande entre les mains de ceux que l'humour anglais a qualifiés de "Français libres". On se réunit comme par le passé et on invite des Jean-Charles Harvey.

Il est vrai qu'à Toronto on ne peut guère sortir des ombres douteuses. A pleine voix sur la rue, on fait la propagande de toutes sortes de doctrines où dominant, souvent sous couvert de christianisme, les principes socialistes à tendances communistes. On prêche ainsi la religion, "à l'exemple du Christ," disent les "Évangélistes."

Le catholicisme s'en tient à la prédication intérieure. Les prêtres ne peuvent pas porter la soutane sur la rue. L'automne dernier on a même parlé d'obliger les religieuses étudiantes en pédagogie, à changer leur saint habit contre un costume civil, mais on n'a pas osé. On a craint sans doute que les soeurs ne quittent le collège plutôt que leur habit religieux.

Le centre du catholicisme à Toronto, la cathédrale St-Michel, est un superbe monument de style français des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Les stations du chemin de la croix portent des inscriptions françaises. On constate ici l'influence des premiers évêques, Mgr Power, originaire de Laprairie, Québec, et Mgr de Charbonnel, à qui Toronto doit ses écoles catholiques, dites confessionnelles ou séparées. L'évêque actuel, ayant étudié au

séminaire de Québec, parle français couramment et ne laisse pas de marquer quelque sympathie à l'égard des Canadiens-français. Ses visites à notre paroisse en sont la preuve. Il a toujours pour nous de bonnes paroles comme celles-ci: "Vous, les Canadiens français, vous êtes au Canada le rempart de la religion catholique. Puisque votre langue, la belle et harmonieuse langue française, est la sauvegarde de votre foi, je vous exhorte à la conserver et à la chérir, ainsi que toutes les belles traditions que vos pères ont apportées de France et que vous avez gardées avec tant de fidélité." C'est ainsi que l'aimable évêque nous encourage à lutter énergiquement pour notre survivance.

Survivance, voilà un mot qui s'accolle bien à notre nom. Les fondateurs de "La Survivance canadienne-française de Toronto" s'en sont souvenus. Cette association indépendante organise, pour divertir nos gens, des soirées publiques où l'on joue des pièces, où l'on chante, enfin où l'on s'amuse à qui mieux mieux, à la canadienne.

Pour les Canadiens français, cependant, selon l'antique tradition toujours vivante, tout se centralise dans la paroisse, autour du clocher. (C'est une manière de dire, car il n'y a pas de cloche à Toronto, sauf quelques rares exceptions, et les clochers forcément muets sont peu nombreux.) La Paroisse du Sacré-Coeur, par son église, son école, ses cercles et diverses organisations, est réellement le centre de la vie française à Toronto. Y appartiennent de droit, sinon de fait, toutes les familles d'origine française qui habitent la ville.

La paroisse fut fondée en 1887 à la demande de Mgr J. J. Lynch pour le plus grand bien et à la plus grande joie des cent trente familles de langue française qui se trouvaient alors ici. Le 9 octobre de la même année, le nouveau noyau catholique avait le bonheur de recevoir la bénédiction de Son Eminence le cardinal Taschereau.

"Il fallait l'âme énergique d'un apôtre et le cœur viril d'un patriote pour fonder, au milieu de la ville reine de l'Ontario, ce nouveau foyer où devait se rassembler une population disséminée dans tous les quartiers de la ville et pour ainsi dire noyée au milieu d'un élément étranger." Cet apôtre, ce patriote, ce fut le "Père Philippe" comme on le nomme avec vénération, c'est-à-dire, M. l'abbé Philippe Lamarche. On l'appelle encore le vieux ou l'ancien père Lamarche pour le distinguer de son neveu, le curé actuel, M. l'abbé E. Lamarche, que la mode torontoise dénomme fréquemment le Père Lamarche. "Le prêtre y mit tout son cœur, les fidèles tout leur zèle. Il faut ici saluer bien bas le travail de ces pionniers qui ont su, par leur courage





et leur esprit de foi, maintenir au milieu de difficultés énormes l'oeuvre importante de la création d'une paroisse française dans la capitale ontarienne."

A la première église érigée en 1888 succédait en 1936 une église moderne, en briques jaunes, à décorations sobres mais fort jolies. C'est là le foyer de la vie française à Toronto, le lien sans lequel les unités françaises seraient entraînées dans le fameux creuset américain.

Monsieur le curé, aidé de son vicaire monsieur l'abbé Philippe Bouvier, se donne beaucoup de peine pour nous faire apprécier les beautés de notre religion. A part les congrégations pieuses, Ligue du Sacré-Coeur, Société St-Jean-Baptiste, Dames de Ste-Anne, Enfants de Marie, etc., la paroisse compte deux associations de jeunes. Le cercle de C. Y. O. (Catholic Youth Organization) comprend les adolescents qui se réunissent toutes les semaines pour étudier leur religion et s'amuser ensemble. C'est la préparation au cercle de la Doctrine chrétienne, formé de leurs aînés et ayant mêmes fins: instruction religieuse, sous la direction de monsieur le vicaire, et divertissements honnêtes.

Comme dans toute paroisse canadienne-française qui se respecte, il y a au Sacré-Coeur de Toronto, une association dramatique et musicale. Elle a porté toutes sortes de noms suivant la fantaisie des metteurs-en-scène. Cette année, elle a nom "L'Aiglon". Deux ou trois fois par année on joue la comédie dans la salle paroissiale, au sous-sol de l'église, avec entr'actes de musique, de récitation ou de chant. Souvent la foule chante en chœur nos jolies chansons du terroir. C'est toujours en chœur que se chante notre bel hymne national, "O Canada"!

Le malheur est que parmi les auditeurs il en est qui se parlent anglais entre eux. Je touche ici une plaie douloureuse qui, j'espère, n'est pas incurable. A Toronto comme ailleurs, on raisonne souvent à l'inverse de la logique. Comme c'est l'anglais qui vient le plus facilement ici, on devrait s'occuper du français d'abord. Mais non, on se dépêche de faire apprendre l'anglais aux enfants, remettant le français à plus tard. Plus tard, le petit bonhomme ou la petite bonne-femme a pris l'habitude de penser en anglais et trouve beaucoup trop difficile de s'exprimer en français. Puis l'amour-propre s'en mêle et on n'ose plus énoncer les constructions anglicisées qu'on ne sait trop comment corriger. Et les parents alors de se lamenter: "Mes enfants comprennent le français mais ne le parlent pas!" En vieillissant on perd la finesse d'ouïe voulue, on comprend à peine, et les enfants de ces enfants-là ne reconnaissent plus le sens des syllabes françaises, surtout quand l'un des parents est de langue anglaise, comme il arrive fréquemment.

C'est pourquoi il y a en Ontario tant de noms français — plusieurs déformés à l'anglaise — dont les détenteurs n'ont plus souvenance de la langue de leurs aïeux. Voilà pourquoi aussi tant de petits enfants se présentent à l'école du Sacré-Coeur sans savoir un traître mot de la langue qui est sensée être leur langue maternelle.

Ce coulage rend la situation fort compliquée, même si en 1927 l'infâme règlement XVII a été aboli pour faire place au bilinguisme scolaire. Malgré le nouveau principe légalement établi, l'école du Sacré-Coeur était devenue de moins en moins bilingue, car les maîtresses devaient le plus souvent donner leurs explications en anglais pour ceux qui ne comprenaient que l'anglais. Ainsi l'école dite française ne l'était plus que pour une infime portion de l'enseignement.

Depuis trois ans, nous avons au Sacré-Coeur une école bilingue proprement dite. Il a fallu consentir à de grands sacrifices, c'est-à-dire abandonner à l'école unilingue les enfants qui n'ont aucune notion de français, bien que de sang français. A quoi bon mêler aux autres dans les classes des enfants qui ne comprennent pas du tout le français? Le maître se voit alors obligé, pour faire suivre le programme à tous ses élèves, de donner son enseignement en anglais, langue comprise par tous les élèves. C'est ainsi qu'on était venu à négliger le français de plus en plus à l'école française. En laissant aller les choses, peut-être en serait-il advenu de cette école comme de tant d'autres aux Etats-Unis et au Canada où le français a peu à peu cédé le pas à la langue anglaise. Après mûres réflexions on en est venu à conclure qu'il valait mieux en sacrifier quelques-uns au bénéfice de la majorité. D'ailleurs il se crée une espèce d'auréole de supériorité autour des bilingues l'enthousiasme qui en résulte ne peut manquer de se refléter dans la maison où, bon gré mal gré, on deviendra plus conscient du devoir qui incombe à tous les parents d'origine française d'enseigner le français aux tout petits dès qu'ils commencent à balbutier. A l'âge de leur entrée à l'école, ces enfants sauront un peu de français et seront placés dans les classes bilingues, c'est-à-dire sur la bonne voie pour conserver et améliorer leur français.

Nous avons donc à Toronto une école réellement bilingue où les enfants d'origine française peuvent apprendre leur langue, pas aussi bien que ceux de la province de Québec évidemment, mais tout de même assez bien pour la conserver et conserver en même temps les caractéristiques essentielles de la nationalité canadienne-française.

Voilà pour l'école primaire. Quant aux écoles secondaires il faudra de longues années et un courage héroïque pour e

obtenir de bilingues à Toronto, car les "high School" catholiques, unilingues, ont toute la peine du monde à subsister. Dans ces écoles supérieures on enseigne au petit bonheur des éléments de français que compléteront, à l'Université, des notions sur la littérature et la culture française en général. L'enseignement du français laisse beaucoup à désirer à Toronto, malgré les grands efforts de ces dernières années. Pour quelques professeurs instruits et sensés, que d'incompétence et de médiocrités. Dans plusieurs écoles supérieures, on en est encore à enseigner le "Parisian French", cette espèce de jargon mi-français mi-anglais inventé ici et prononcé du nez et du gosier de façon à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Les pauvres étudiants n'y peuvent rien, car les maîtres souvent n'en savent pas plus long que leurs élèves. Il y a un progrès marqué depuis quelques années. Au Collège d'Education, école normale universitaire, l'inscription des Canadiens français va croissant. Gradués pour la plupart des écoles bilingues de l'Ontario, connaissant bien la langue qu'ils enseigneront et celle de leurs élèves en perspective, ils deviendront sans doute d'excellents professeurs de français, au grand avantage de la génération qui monte.

Quand Madame Rose Bampton reviendra plus tard à Toronto, elle trouvera peut-être les choses changées. On raconte que la célèbre cantatrice s'étonna un jour que ses interlocuteurs torontois ne puissent pas lui parler en français. Dans un sourire qu'elle voulait sans doute naïf mais qui dut être malicieux: "Je croyais, dit-elle, que le Canada était un pays bilingue."

Et le successeur du petit vendeur de journaux de Québec n'aura peut-être pas l'occasion comme son prédécesseur de rétorquer au gros homme d'affaires de Toronto qui se défendait d'acheter un journal, sous prétexte qu'il ne savait pas le français: "You can look at the pictures, Sir."

Pour en arriver là, il faudra plus que des méthodes d'éducation, il faudra l'effort individuel en plus de l'effort collectif, et la propagande de la langue française, que sont à même de donner les nombreuses familles canadiennes-françaises éparpillées dans la ville de Toronto. Au lieu de suivre le courant et de s'angliciser, elles doivent faire face à l'hostilité du centre orangiste ami de la Russie Rouge. Pour peu qu'elles aient au cœur l'amour de la race, elles constituent des forces vives qui se trouvent multipliées par leur union dans la grande famille paroissiale. La paroisse, ce composé de passé et de présent

qu'influencent, comme tout être vivant, l'hérédité et le milieu. Les générations y impriment le sceau de leurs pensées, de leurs émotions, de leurs croyances, de leurs espérances. Le climat pose sa marque. La proximité des Etats-Unis, l'ambiance anglo-saxonne, en un mot Toronto a mis son empreinte sur la paroisse canadienne-française, mais sans en affecter l'essence même.

Comme l'Aiglon de Rostand, le Canadien français de Toronto doit vivre dans un milieu étranger, hostile à l'occasion, apprendre sa langue et son histoire tant bien que mal, à force de courage et de persévérance; il doit vivre frugalement quêtant parfois quelques friandises à l'opulence de la province française enfin souffrir des attaques incessantes contre sa foi et sa nationalité. Mais, plus heureux que le fils de Napoléon, il est de constitution robuste, il a dans sa poitrine le souffle puissant qui anime toute l'épopée canadienne.

Sur sa vie française l'ombre morne du matérialisme torontois peut s'étendre et faire des taches; formée des plus beaux éléments, forte des meilleurs principes, son âme grandira malgré les obstacles, malgré ses faiblesses mêmes. Cette âme qui est encore à se débattre pour vivre, rayonnera un jour osons l'espérer, sur cette triste ville, pour l'éclairer de vérité et de charité.

Le groupement français de Toronto n'absorbera-t-il pas toujours l'air vivifiant de la province de Québec, par les journaux, la radio et les contacts personnels qu'il conserve là-bas? Si son langage laisse parfois à désirer, n'a-t-il pas désormais l'école bilingue pour apprendre correctement la belle langue française? A-t-il oublié de chanter et de rire? Ah! non même si les voisins s'en plaignent quelquefois. (Il peut même être malade et se faire soigner "en français," à l'hôpital St Mary's tenu par des religieuses de chez nous, les Soeurs de la Miséricorde de Montréal.) Il se trouve malheureusement des individus dont la pensée dévie vers la gauche — c'est inévitable à Toronto — mais l'ensemble reste ferme, parce que fidèle aux traditions léguées par les ancêtres. C'est lors des grandes réunions paroissiales ou des grandes fêtes religieuses qu'on sent vibrer, comme les orgues puissantes de nos grandes églises, l'âme française qui ne meurt pas, qui ne peut pas mourir, car un miracle de la Providence en maintient au Canada la SURVIVANCE.

**DOCUMENTS DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE  
DU NOUVEL-ONTARIO**

---

- No 1: La Société Historique du Nouvel-Ontario.  
No 2: Aperçu sur les origines de Sudbury.  
No 3: Faune et mines régionales.  
No 4: Chelmsford, Coniston, Chapleau.  
No 5: Familles pionnières.  
No 6: Fondateurs du diocèse du Sault-Ste-Marie.  
No 7: Flore régionale et industrie forestière.  
No 8: Verner et Lafontaine.  
No 9: Couvent, F.F.C.-F., Orphelinat à Sudbury.  
No 10: Saint-Ignace II et Welland.  
No 11: Vieux remèdes au tribunal de l'histoire.  
No 12: L'histoire de Sturgeon-Falls.